LE COUSIN

DE

MAHOMET.

Tom. I.

LE COUSIN
DE
MAHOMET,
NOUVELLE ÉDITION
Ornée de figures.

[Nicolas Fromaget]

TOME PREMIER.

A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. XCVI.

LE COUSIN
DE
MAHOME

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

JE suis en état de prouver, par mon exemple, que si la vie est un tissu de peines et de plaisirs, on peut aussi soulager les unes, et se procurer les autres avec du courage et de la patience. Si je voulois trancher du Philosophe, je dirois que vingt fois j'ai vu la mort présente, sans en avoir été effrayé; mais on ne me feroit pas l'honneur de m'en croire, sur-tout lorsqu'on sauroit qu'il ne s'agissoit seulement que d'être empalé, jeté aux ganches (1), enterré, brûlé vif, ou précipité dans la mer, envelopé dans un sac de cuir. La crainte de ces supplices auroit effrayé tous les Zénons antiques et

(1) Le ganche est une espece de tour garnie en dedans de pointes et de crocs de fer fort aigus, sur lesquels on précipite un homme à qui on a lié les mains et les pieds: les malheureux condamnés à ce supplice, restent accrochés à ces pointes, où on les laisse expirer.

modernes ; cependant elle n'a pu ralentir en moi une ardeur trop bouillante pour les plaisirs.

Les Poëtes et les faiseurs de Romans diront qu'on ne doit pas avoir regret de mourir quand on l'a mérité par des galans forfaits. Il est fort aisé à ces Messieurs de débiter de pareilles maximes du haut de leurs greniers, d'où ils ne voient les choses qu'à travers une imagination déréglée.

S'ils s'étoient vus entre les mains de bourreaux Turcs, ils auroient été charmés, ainsi que moi, d'en être quittes pour un nombre infini de coups de bâton, que j'ai reçu en différentes occasions pour les plus beaux yeux du monde, que je donnois alors au diable du meilleur de mon cœur.

Ce n'est rien moins que l'envie de voyager qui m'a conduit en Turquie : la mauvaise humeur d'un Régent sous lequel je faisois ma Seconde au Collége d'Harcourt en fut la cause. Ces Pédans ne peuvent souffrir que leurs semblables, et j'étois trop dissipé pour me conformer à leurs usages. Celui-ci me fit un crime, auprès de mes parens, de quelque espiéglerie où j'avois extrêmement brillé ; et mon aïeul, bon Bourgeois de Paris, n'ayant jamais tâté de la férule, et ne connoissant pas le flegme affecté de ces Messieurs, pria mon Professeur, moi présent, de me faire si rudement

châtier à la premiere occasion, que je pusse m'en ressouvenir long-tems.

Elle arriva bientôt cette occasion : un de mes camarades, confident du Régent, me l'ayant laissé entrevoir, je ne jugeai pas à propos d'aller en Classe pendant quelques jours : j'espérois trouver, dans cet intervalle, les moyens de conjurer l'orage qui grondoit sur ma tête ; mais cette absence, bien loin d'améliorer mes affaires, acheva de les gâter.

Le Pédant fit ses plaintes : on tint un conseil de famille, dont le résultat fut que je ferois une retraite à Saint-Lazare, au cas que je ne me prétasse pas de bonne grace au châtiment prétendu mérité.

Un membre de ce conseil, frere de ma mere, garçon plus âgé, mais aussi peu sage que moi, m'avertit charitablement du dessein de mes parens. Je profitai de l'avis, et m'échapant adroitement, car j'étois, pour ainsi dire, gardé à vue, je pris congé des Dieux domestiques, chargé de tout ce que je pus fourer dans mes poches.

Je sortis de Paris par la porte de Saint-Antoine. Une terreur panique me fit aller jusqu'à Charenton, sans oser tourner la tête. J'entrai dans un cabaret, d'ou, après m'être reposé et rafraichi, je me remis en chemin sans savoir où j'allois. En suivant la grande route, j'arrivai d'assez bonne heure

à Villeneuve-Saint-George ; j'y trouvai tous les habitans en mouvement, à l'occasion de l'arrivée des Galériens, qui étoient partis de Paris pour Marseille ce même jour.

A cette nouvelle, je dis en moi-même : Bon ! voilà ce qui pouvoit m'arriver de mieux dans l'occurrence où je me trouve. Je profiterai de la compagnie de ces Messieurs pour m'éloigner de Paris ; en les suivant je serai en sûreté contre les voleurs, ils n'oseroient aborder une si nombreuse caravanne : d'ailleurs je me figurois qu'il ne falloit pas moins que la Ville de Marseille, telle que je l'avois vue dans les Commentaires de César, pour me servir d'asyle contre les attentats de mon Régent.

Une si sage résolution prise, je me levai de grand matin, et ma dépense payée, je me mis en chemin après mes nouveaux compagnons de voyage, avec environ trente sous, qui, tous frais faits jusqu'alors, me restoient de l'argent que j'emportois du lieu de ma naissance. C'étoit, à la vérité, bien peu pour une si longue route ; mais outre que je comptois me restreindre à une petite chere, il me restoit une ressource dans les nipes que j'avois prises à mes parens.

Elles consistoient en quelques mouchoirs fort beaux, et une paire de bas de soie de femme : mais le plus considérable des effets qui fussent en ma possession, étoit un livre

de prieres garni, à l'antique, de plaques et de fermoirs de vermeil. C'étoit un meuble de famille : ma grand'mere le tenoit de la sienne, qui l'avoit eu de sa bisaïeule.

Quelques modiques que fussent mes finances et mes autres facultés, j'espérois, en balançant le peu de dépense que je devois faire, avec les sommes que je comptois tirer de la vente de mes nipes, en avoir suffisamment pour aller non-seulement à Marseille, mais même au bout de la Terre. Cette espérance me soutenant, je rejoignis gaiement la chaîne, que je côtoyai de loin pendant quelque tems. J'en approchai insensiblement, et l'un des malheureux qui y étoient attachés, me pria, en me présentant son écuelle de bois, de lui donner de l'eau d'un ruisseau qui couloit sur notre passage.

Je lui rendis ce service de si bonne grace, que quelques-uns de ses camarades me firent une pareille demande. Dans le tems que je satisfaisois les plus pressés de la soif, un Archer, que je ne voyois pas, me donna une bourade dans le dos, en me demandant brutalement de quoi je me mêlois.

La violence du coup m'empêcha de lui répondre ; ce que firent pour moi ceux que j'assistois si charitablement. Ils l'accablerent d'un torrent d'injures : elles furent à l'instant payées avec quantité de coups de bâton, qu'il distribua, en homme bien en fonds,

sur toutes les épaules qui se trouverent à portée.

Grande fut la rumeur, et le Commandant de l'Escorte, ayant fait faire alte, se transporta sur le lieu du délit, pour prendre connoissance du sujet de la rixe.

L'Archer lui exposa le fait, en l'assurant, sur son honneur, qu'il falloit que je fusse parent, ou tout au moins camarade de quelqu'un de leurs prisonniers; ajoutant que c'étoit moins pour soulager leur soif, que je m'approchois d'eux, que pour leur fournir des instrumens propres à faciliter leur évasion.

M. le Commandant, accoutumé à voir les choses du mauvais côté, donna dans le sens de mon accusateur; et louant la finesse de son discernement, il ordonna que, sans délai, visite fût faite de ma personne.

Les habiles gens pour vuider une poche! En un clin d'œil les miennes furent retournées; et le brillant du livre de prieres, ayant frappé les yeux du Chef de la sainte Hermandad Françoise, il voulut le voir de près. Un homme plus expérimenté que moi, auroit jugé à cette demande que le livre alloit être transplanté dans une autre famille. Ce fut le sentiment de quelques Galériens, qui dirent à demi-voix, qu'il étoit perdu pour moi; mais je n'en croyois rien, tant j'avois bonne opinion de la prudhommie d'un per-

sonnage qui ne ressembloit pas mal à un honnête homme.

Hélas ! l'expérience me convainquit, que la plus heureuse physionomie est souvent une grande menteuse.

Le Chef, le conducteur de tant d'honnêtes gens, me demanda d'un ton terrible et menaçant, où j'avois volé le bijou, qu'il mettoit déja dans sa poche. Alors un Archer prenant la parole, dit, en lui faisant voir un Horace que par hasard j'avois sur moi, qu'il falloit que je fusse un filou d'Eglise, puisqu'on m'en trouvoit encore un livre. Ses camarades étalant mouchoirs et bas de soie, le confirmerent dans cette opinion.

Tout cela avoit un air de vraisemblance, que ma frayeur et mes larmes ne justifioient que trop. Jusques-là, que les Galériens, donnant dans l'apparence, porterent un semblable jugement ; quelques-uns même s'étonnoient de ne pas me connoître.

En vain j'entrepris de me justifier ; mes Juges avoient intérêt de me croire coupable. Innocent, il falloit me rendre mon bien : criminel, il étoit de bonne prise. Une idée si naturelle à gens de leur espece, prévalut sur toutes mes raisons, et je crus que l'Officier alloit me faire attacher avec les autres ; il se contenta de me commander de le suivre, avec ordre à un Garde de ne me pas perdre de vue.

La caravanne reprit sa marche, et chemin faisant, mes dépouilles furent partagées.

Je suivois, la tête et les oreilles basses ; et faisant réflexion sur l'instabilité des choses humaines, je détestois l'opulence qui causoit mes malheurs. Cependant, semblable à ces sang-sues publiques, à qui une Chambre de Justice fait rendre gorge, je regrettois la perte de mes richesses avec autant d'amertume que si je les eusse acquises par des voies légitimes. Il est vrai que j'y avois plus de part que ceux qui se les approprioient. C'étoit un compte de mes cohéritiers à moi, dans lequel ces Messieurs ne devoient pas entrer.

En arrivant à la dînée, pour me concilier s bonnes graces du Commandant, je lui rier pendant qu'il descendoit de che- ette marque d'attention pour sa per- , lui en donna pour la mienne ; et le tems que ses Archers conduisoient proie dans une grande cour, il me dit le suivre dans une chambre, où le aître de l'Hôtellerie le faisoit passer avec ut le respect qu'il croyoit devoir à la dignité de ce noble Officier. Je voulus aider à son valet à le débotter, mais il ne le souffrit pas, et me dit de l'air le plus gracieux qu'il put se donner, qu'il voyoit bien que je n'étois pas fait pour cela ; il ajouta, que dans le peu de tems que j'avois été avec lui,

il avoit eu celui de remarquer que, malgré les apparences, la premiere idée qu'il avoit conçu de moi, pouvoit être fausse.

Hélas ! lui répondis-je avec un profond soupir, vous avez raison, Monsieur ; je ne suis pas né pour être valet ; et j'ai encore moins de disposition à devenir fripon. Je veux bien vous en croire, répliqua-t-il ; mais d'où viennent les effets dont on vous a trouvé saisi ? Cette question m'embarrassa ; il me sembloit difficile d'accorder ce que je venois de dire du peu de disposition que j'avois au larcin, avec celui dont je paroissois coupable. Toutes réflexions faites, je pris le parti de la vérité. Je le priai de faire sortir son valet. Cette petite précaution, lui faisant croire que le secret que j'avois à lui confier, devoit être d'une grande importance, il ordonna qu'on nous laissât seuls.

Ça, me dit-il, allons, voyons, mon enfant, de quoi est-il question ? Je n'ai pas envie de vous perdre ; mais il faut dire la vérité, sans cela point de grace. Je ne sentis pas ce que cet exorde avoit d'injurieux ; et racontant naïvement ma fuite et ce qui l'avoit occasionnée, je remarquai qu'à chaque circonstance de mon histoire d'Ecolier, la sérénité se répandoit sur son visage. Je continuai de plaider ma cause ; l'effronterie classique chassoit peu à peu la crainte qui s'étoit emparée de mes esprits ; et je finis

mon plaidoyer par des traits d'éloquence si mâles et si vifs, que mon Juge s'y laissant entraîner, ne put retenir un éclat de rire qui déconcerta l'Orateur.

Je tombai dans une profonde rêverie, dont mon auditeur me tira, en me demandant amiablement où je prétendois aller. Il m'importe peu, répondis-je, en quel lieu de la terre le sort conduise mes pas, pourvu que j'évite le châtiment dont on m'a menacé. Il est vrai, dit-il en branlant la tête, que vous n'êtes pas le premier enfant de famille qui ait fait pareille équipée; mais vous êtes encore bien jeune. Cependant, ajouta-t-il, les voyages forment la jeunesse; oui, vous ne ferez pas mal de voir le pays: avez-vous de l'argent? Oh que oui, Monsieur, répliquai-je, j'ai trente écus, et lorsque j'aurai vendu le livre qui est dans votre poche, et les mouchoirs que vos Messieurs me gardent, j'en aurai assez pour me rendre à Marseille, où j'ai dessein d'aller.

Mon homme rêva quelque tems, puis prenant la parole, il me dit, que je trouverois peu d'argent de mon livre, et qu'on me le prendroit infailliblement, et que, comme il avoit conçu quelque amitié pour moi, il vouloit bien m'aider à m'en défaire à un prix raisonnable. Je le garderai, poursuivit-il; allez dîner avec mes gens; puisque vous voulez voir un Port de mer, je vous permets de nous suivre.

Je sortis de la chambre en bénissant un homme qui me procuroit la vente de la meilleure partie de mes effets d'une maniere si avantageuse ; et je le remerciai intérieurement de la facilité qu'il m'offroit de me rendre à Marseille par la commodité de la chaîne.

J'eus l'honneur d'être admis à la table de Messieurs les Archers, qui avoient d'abord fait quelque difficulté de m'y recevoir. Leur délicatesse se trouvoit blessée, de se voir en la compagnie d'une personne soupçonnée d'un vol ; mais leur Chef ayant fait dire que j'étois un honnête garçon qu'il prenoit sous sa protection, je n'eus plus de contradiction à essuyer.

Nous nous remîmes en marche après un assez bon repas, et chacun reprit ses fonctions. Quant à moi, profitant de la liberté qu'on m'avoit donnée, j'allois, suivant ma fantaisie, devant, derriere ou à côté de la chaîne. Je hasardai même d'approcher la botte du Commandant, et ma témérité eut un heureux succès. Il me questionna ; mes réponses lui plurent. Vous avez de l'esprit, me dit-il, du ton et de l'air dont on le dit quand on veut faire croire qu'on en a soi-même, vous ne pouvez manquer de faire quelque chose, sur-tout dans un pays où l'on sera charmé d'avoir sur un Vaisseau un jeune homme robuste et intelligent. Je me

charge, continua-t-il, de vous faire trouver une place à mon arrivée.

Je fus moins affecté de ces louanges, que de l'image gracieuse de la fortune qui m'attendoit, pour me recevoir dans ses bras, que le dévelopement de mes talens. Flatté d'une si agréable idée, je comptois pour rien la fatigue d'une longue marche; car j'avois été informé que Marseille étoit plus loin que je ne me l'étois imaginé: mais cent soixante et quelques lieues de chemin sont un petit objet pour un garçon de seize ans qui va bien à pied, et qui compte sur une subsistance assurée pendant la route.

J'avois déja pris quatre repas à compte sur le prix de mon livre de prieres, lorsqu'on me refusa pour convive au cinquieme. J'emportai sur le champ mes plaintes à mon protecteur, qui me répondit, en me mettant à la porte, que j'avois eu tort de prétendre qu'il me nourriroit jusqu'à Marseille.

Le voyageur que l'éclair a ébloui, se sent moins anéantir par l'horrible fracas du tonnerre, qui, se brisant en éclats sur sa tête, le laisse dans la cruelle attente du coup qui doit le réduire en poudre, que je ne le fus à ces foudroyantes expressions. Je demeurai long-tems immobile; et mon esprit comparant la longueur du voyage que j'avois entrepris avec les trente sous qui me restoient pour tout bien, désespéroit d'arriver avec

mon corps au but qu'il s'étoit proposé.

Je descendis l'escalier, et me rappelant douloureusement ces paroles : Vous avez eu tort de prétendre que je vous nourrirois jusqu'à Marseille, j'entrai dans la cuisine. Là, dans un coin, je fis une chere proportionnée à mes finances. Je doutai long-tems si je ne ferois pas mieux de retourner chez mes parens, que de poursuivre le dessein qui m'écartoit du toit paternel.

Je flottois dans une mer d'incertitudes, lorsque la chaîne défilant pour reprendre sa marche, un Galérien me dit : Allons, courage, notre ami, nous avons aujourd'hui une grande journée à faire. Je sais la route, je l'ai faite autrefois en qualité de Conducteur subalterne ; je la fais maintenant comme Forçat, l'un vaut bien l'autre. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Cette saillie me tira de ma rêverie ; et considérant le personnage à qui elle échapoit, je vis un gaillard que je reconnus pour celui qui, le premier, m'avoit demandé de l'eau il y avoit quelques jours. Je marchai à côté de lui. Après nous être quelque tems entretenus de choses indifférentes : A propos, me dit-il, qu'est devenu votre livre ? Hélas ! répondis-je en soupirant, je ne le reverrai plus. Je le crois, reprit-il, vos mouchoirs pour la plupart sont déja vendus.

Tenez, ajouta-t-il, remarquez à dix places

de moi ce vieillard qui paroît courbé sous le poids des ans et des chaînes ; il est chargé de la vente de vos bas de soie. La charité compatissante des bonnes gens qui nous voient passer, lui en donnera plus d'argent que n'en auroit l'Archer qui les a eus en partage, s'il paroissoit les vendre pour son compte. Le propriétaire et le prête-nom partageront ensuite le bénéfice. C'est de cette façon que nous vivons les uns avec les autres. Cet innocent commerce entretient la bonne intelligence entre les deux corps, et chacun y trouve son avantage.

Ne seriez-vous point, lui dis-je, un de ces honnêtes Commerçans à cause de votre ancien grade ? J'ai fait une sottise, me répondit-il vivement, de vous avoir fait une confidence si importante. Mes anciens camarades ignorent, ou feignent d'ignorer qui j'ai été. A votre place, repris-je, j'aurois grand soin de les en instruire. Je suis persuadé qu'en faveur de l'ancienne confraternité, ils auroient quelques égards pour vous.

Male-peste, répliqua-t-il avec précipitation, je m'en garderai bien. Si, malheureusement pour moi, ce bruit étoit répandu, ils m'assommeroient pour l'honneur du corps dont j'ai été un des membres. Ces Messieurs sont roides sur les bienséances. Savez-vous qu'il est inoui qu'un Archer ait mérité les Galeres ?

Vous me donnez, lui dis-je, une haute idée de cette troupe ; mais pourquoi l'avez-vous quittée ? J'avois peine, répliqua-til, à me plier à certains tours de souplesse, qu'il faut nécessairement faire pour se maintenir avec agrément dans le corps. Je l'ai quitté ; et pour tranquilliser ma conscience, je me suis fait Contrebandier. J'ai été trahi et pris. Un seul jour m'a coûté le fruit de quatre ans de peines et de soins. Mes amis ont tenté d'accommoder l'affaire, par l'entremise d'une Sirene du quartier du Palais Royal, qu'un de nos Seigneurs des Fermes fait nager en grande eau. La Divinité avoit promis son appui : mais je n'ai pu présenter à l'idole qu'une médiocre offrande ; et je vais ramer pour n'avoir pas eu cinquante mauvaises pistoles. Je n'ai point reçu de flétrissure, trois ans seront bientôt écoulés ; de plus je suis jeune, et, Dieu merci, fait à la fatigue.

Après cette confidence, il se crut en droit d'en exiger de moi une semblable. Je lui contai donc mon histoire, que je terminai par l'incertitude dans laquelle je me trouvois de continuer la route, ou de retourner chez mes parens. Si vous aviez de l'argent, me dit-il, je vous conseillerois de faire le voyage avec nous ; mais, ajouta-t-il, après avoir un peu rêvé, ne vous mettez en peine de rien : je vous trouverai parmi nous un

emploi qui vous conduira agréablement à Marseille, et là vous prendrez votre parti.

Sur cette assurance, je me raffermis dans le dessein de continuer ma route en qualité de voyageur suivant la chaîne ; et dans le même jour j'exerçai l'emploi qui m'avoit été promis.

Semblable à un bon pere de famille, le Roi, en punissant les excès condamnables de ses Sujets, adoucit le châtiment que la bonté paternelle est forcée de prononcer contre des enfans désobéissans. Il corrige la sévérité de ses décrets, par la maniere de les faire exécuter. C'est pour cela qu'il a fait établir sur le chemin une subsistance pour ceux que Thémis a condamné à le servir sur ses Galeres comme Forçats. Mais cette administration est confiée à des gens qui ne s'en acquittent pas toujours suivant les intentions du Prince ; de sorte que ces malheureux manquent souvent des choses les plus nécessaires au soutien de l'humanité ; et sans le secours des personnes charitables, ils ne pourroient supporter le poids de leurs fers.

Comme ils n'ont pas la liberté de pourvoir eux-mêmes aux besoins de la vie, il leur faut quelqu'un qui puisse agir en leur place. C'étoit-là mon emploi. Je devins le pourvoyeur d'une douzaine d'entr'eux ; et la même main qui recueilloit les aumônes, en

faisoit la distribution avec une intégrité qui eût été à souhaiter dans leur Econome. En reconnoissance j'avois part aux bienfaits, et je vivois de pair à compagnon avec les Maîtres à qui je m'étois donné.

Je faisois assez gaiement le fatiguant métier de valet Galérien, lorsque celui du Commandant tomba malade à Valence. Un homme de cette importance ne pouvoit se passer d'un domestique. Il jeta sur moi un regard favorable, et m'honora de la place du malade.

Je ne crains point de trop hasarder, en avançant que ce choix eut plutôt pour objet sa propre utilité, que l'acquit de sa conscience.

Je ne changeai pas avec la fortune; et loin de ressembler à ces valets insolens, qu'un caprice de cette Déesse met au fond d'un carrosse après les avoir trouvés derriere, je soulageois mes anciens Maîtres autant qu'il étoit en mon pouvoir.

Arrivé au lieu qui fixoit mes desirs, les Forçats furent distribués sur les Galeres, après que mon Maître eut rendu compte de sa mission. Cet integre personnage m'avoit proposé de le suivre à Paris, dont il reprenoit le chemin; mais je ne jugeai pas à propos d'accepter sa proposition: et le quittant du soin d'effectuer sa promesse au sujet d'une place, je pris le parti d'en chercher une moi-même.

Un matin que je me promenois sur le Port en rêvant à la malheureuse situation de mes affaires, qui empiroient à vue d'œil, je fis rencontre d'un de mes camarades de classe. Hé, mon pauvre ***, me dit-il, est-il possible que je te trouve à Marseille, toi que lon croit à Paris dans Saint-Lazare? Je ne suis, comme tu le vois, lui répliquai-je, en pension nulle part, et mes parens ignorent même où je suis. Mais toi, ajoutai-je, que fais-tu dans cette Ville? quel dessein te conduit en Provence? Le dessein, répondit-il, de m'embarquer pour Constantinople, où mon oncle va exercer la fonction de Chef de cuisine de notre Ambassadeur à la Porte. Je suis, comme toi, un fugitif. Aux premieres nouvelles que nous avons eu de l'emploi que mon oncle va remplir, il m'a pris envie de voir les fiers Ottomans dans le centre de leur Empire, dans cette fameuse Constantinople, monument trop durable de la honte du nom Chrétien. J'ai proposé cette promenade à ma mere, qui, en faisant de grands signes de croix au seul nom des Turcs, a voulu me retenir. Je me suis échapé : j'ai rejoint mon oncle, à qui j'ai fait voir une si ardente vocation pour ce voyage, qu'il m'a permis de le suivre. Cette nuit nous confions au perfide Elément nos personnes et nos projets.

O, trois et quatre fois trop heureux Du-

mont, lui répondis-je tristement, la fortune impitoyable n'a pas traité ton camarade avec tant de douceur ; tu vois le malheureux*** à deux cents lieues de ses Pénates, ne sachant ou donner de la tête et près de périr de faim. A ces mots, que j'accompagnai d'un torrent de larmes que je ne pus refuser à l'idée d'une prochaine misere, mon généreux ami, me serrant entre ses bras, me proposa de faire avec lui le voyage de l'ancienne Bizance. Je me fais fort, dit-il, de te faire agréer à mon oncle ; il aura vraisemblablement besoin d'un Marmiton. Te sens-tu assez de courage pour remplir dignement un poste si nourrissant.

Ah ! mon ami, lui dis-je, tu réveilles mon appétit. Oui, partons, cher Dumont, et qu'une Hécatombe offerte par nos mains sur les autels de l'humide Dieu des flots, nous le rendant propice, il nous fasse heureusement surgir au Port fortuné où sont ancrées les marmites de Son Excellence.

Dumont me présenta à son oncle, qui d'abord me reçut assez mal. Je ne lui en sus pas mauvais gré. Mon équipage ne prévenoit point en ma faveur. Il falloit y regarder de près, pour voir que les lambeaux de linge sale et pourri que j'avois sur moi, avoient fait autrefois partie de la chemise que j'avois emportée de Paris. Le reste du vêtement ne la déparoit point, Mais M. Dumont l'oncle

étoit une de ces pâtes d'hommes qui, lorsqu'ils sont prévenus en faveur de quelqu'un, croient aveuglement ce qu'il plaît à ce quelqu'un de leur insinuer. Son neveu avoit un grand ascendant sur son esprit. Il se vit forcé par les raisons de celui-ci, de convenir que, malgré le délabrement dans lequel il me voyoit, j'avois un air d'éducation qui perçoit à travers mes guenilles. Il n'en fallut pas davantage pour me faire donner passage sur un navire qui nous conduisit à PÉRA(1).

Un Auteur moins véridique saisiroit ici l'occasion de faire briller son imagination aux

---

(1) Péra et Galata peuvent être appelés les Fauxbourg de Constantinople. Ils sont situés sur une colline de l'autre côté du détroit; et forment une espece d'amphithéatre, d'où l'on découvre la Ville et le Port de Constantinople. Ces deux Bourgs ne sont habités que par des Chrétiens Catholiques Romains et Grecs. Il y a peu de familles Turques. C'est à Péra que sont logés les Ministres des Princes étrangers, excepté ceux de l'Empereur, du Roi de Pologne et de la République de Raguse, qui demeurent dans la Ville. Les Turcs n'y viennent guere que pour y boire en liberté du vin, que les Catholiques y vendent; et ils y causent souvent de très-grands désordres quand ils sont ivres.

dépens

dépens de la vérité, en plaçant, à certaine hauteur, une tempête avec toutes ses circonstances. Mais comme, Dieu merci, nous n'en essuyâmes point, je crois devoir épargner au Lecteur l'ennui d'une description qui le glaceroit peut-être, malgré le tonnerre et les éclairs qui feroient partie de la broderie.

Je lui épargnerai encore la fatigue d'un voyage à Malte, à la pointe de la Morée; et lui faisant passer rapidement les DARDANELLES (1), il doit me savoir gré de le débarquer sans accident à Péra.

---

(1) Quatre châteaux sur les deux bords du détroit de Gallipoli, entre l'Archipel et la mer de Marmora. Mahomet IV, qui a été déposé en 1687, fit construire les deux derniers en 1658. Il y a, aux pieds de ces châteaux, des batteries de canons sur des plates-formes, pour tirer à fleur d'eau sur les vaisseaux qui entreroient ou sortiroient malgré les Gouverneurs. Ces canons, qui porteroient cinq cents livres de balle, ne sont chargés qu'avec des boulets de marbre. Les batteries se croisent; et on va ramasser les boulets du côté opposé à celui d'où ils sont partis. Tout cela n'empêcheroit pas de forcer facilement ce détroit. Les canons, n'étant assurés que sur des pierres, ne peuvent, pour ainsi dire, tirer qu'un coup.

J'ai pourtant regret à ces noms fameux et sonores de Sestos, d'Abidos, de Bosphore de Thrace, de Pont-Euxin, de Propontide, et sur-tout à l'histoire de Léandre et d'Héro, qui s'enchâsse ici d'elle-même si naturellement.

Le magnifique aspect que celui de Constantinople vue de Péra ! La hauteur des Cyprès et autres arbres, les diverses couleurs des maisons, les minarets peints et dorés des Mosquées, la vue du Serrail, celle des Vaisseaux qui sont dans le Canal, forment le plus superbe coup d'œil que l'esprit puisse imaginer.

Si vous voulez, ami Lecteur, une plus ample description de Stamboul (1), voyez Tavernier ou Thévenot.

J'arrivai à Constantinople en l'an 1714, dans le tems que Méhémet, Rizabeg, chargé de l'Ambassade de Perse à la Cour de France, y étoit retenu chez le CHIAOUX BACHI (2).

On s'imaginoit à la Porte, que, bien loin d'être, comme il l'avoit publié, un dévot

---

On emploie plus de tems à les remettre sur ce qui leur sert d'affût et à les recharger, qu'il n'en faudroit à une flotte pour passer.

(1) Stamboul est le nom Turc de Constantinople.

(2) Chef des Huissiers, ou Exempts de la Porte.

Musulman, que le zele de sa Religion conduisoit à la Mecque, il étoit au contraire un espion du Sophi. M. le Comte Desalleurs, notre Ministre à la Cour Ottomane, et qui savoit le secret de l'Ambassade, se donnoit, INCOGNITO, de si grands mouvemens pour tirer l'Intendant d'Erivan des mains des Turcs, qu'il n'eut pas le loisir de faire attention au nouveau Commensal qu'on installoit dans sa maison.

J'y fus donc reçu sans avoir été présenté à Son Excellence. Il est vrai qu'un Officier de mon espece n'avoit pas autrement besoin de son agrément pour augmenter le nombre de ses Domestiques.

Malgré la bassesse de l'emploi que je remplissois, je trouvai le moyen de me distinguer par un ehdroit auquel sûrement je n'avois pas pensé, et qui fut cependant la source des peines et des plaisirs dont je me suis vu comblé.

Nous avions à Paris un voisin qui jouoit du flageolet en perfection. Les Serins du quartier célébroient journellement les louanges d'un si habile Maitre. Mon aïeul eut envie de posséder un de ces chantres emplumés; mais comme ceux qui étoient tout instruits coûtoient un peu plus que les autres, il jugea à propos, par un principe d'économie, de me faire apprendre à instruire l'oiseau qu'il se proposoit d'acheter.

Le bon homme, en agissant ainsi, faisoit, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups ; il travailloit au plaisir de ses oreilles, et ajoutoit à mon éducation un nouveau degré de perfection.

Marché fait avec le voisin, je profitai si bien de ses leçons, qu'en peu de tems je fus en état d'en donner à un Serin, dont on fit l'emplette, quand on me crut capable de l'endoctriner.

S'il étoit permis de se servir d'un jeu de mots, je dirois que si cet instrument fut celui de ma petite fortune chez presque tous les Patrons dont j'ai été l'esclave, il fut aussi cause que je me vis près de mourir sans cesser de vivre.

Un soir qu'après avoir nétoyé et rangé marmites et casseroles, je prenois le frais sur une terrasse de la Maison du Roi (1), et que je jouois divers airs sur mon flageolet, que, par parenthese, j'avois apporté de Paris, et qui avoit échapé à l'avidité des Archers par son peu de valeur, un soir, dis-je, M. l'Ambassadeur m'entendit fré-

---

(1) Le Roi a fait bâtir à Péra un fort beau Palais pour son Ambassadeur. On l'appele par cexcellence, la Maison du Roi. Des fenêtres de ce Palais on voit sur le Port et sur le Serrail, qui est vis-à-vis, et de l'autre côté du Canal.

donner. Il s'informa qui j'étois, et l'ayant appris, il me fit venir devant lui. Son Excellence m'interrogea sur ma famille, et voulut savoir le sujet qui m'avoit conduit dans une partie de l'Europe si éloignée de ma Patrie. Je lui racontai mon histoire fort naïvement. Il m'écouta avec une attention dont je tirois déja un bon augure, lorsqu'il me dit d'un ton sévere que j'étois un petit libertin, qu'il auroit soin de me renvoyer à des parens qui devoient être en peine. En même tems il donna ses ordres pour que je fusse gardé, jusqu'à ce qu'on eût trouvé une occasion de me faire repasser sûrement en France.

De tous les revers que j'avois jusqu'alors essuyé de la fortune, celui-ci me parut le plus cruel. Vainement je me jetai aux pieds de Son Excellence, mes prieres er mes larmes le trouverent inflexible.

Ses Domestiques, qui connoissoient sa douceur, étoient surpris d'un traitement que je ne paroissois pas avoir mérité. Comme ce Seigneur étoit extrêmement équitable, il ne dédaigna pas de les instruire du motif de sa sévérité à mon égard. Ce jeune homme, leur dit-il, comme je l'ai appris par la suite, est ici exposé à des dangers qui me font tout craindre pour sa Religion et son innocence. Les Turcs, toujours attentifs à faire des Prosélites, n'épargneroient ni offres, ni

caresses pour l'entraîner dans un abîme ; que sa jeunesse lui feroit voir couver de fleurs. Quelque jour il me saura gré de l'avoir arraché à la séduction.

Comme j'ignorois les bonnes intentions de l'Ambassadeur, je pestai fort contre lui ; et lorsque je me vis seul dans une espece de prison, j'apostrophai Son Excellence avec des expressions que la suite de la chaîne et la traversée m'avoient rendues familieres. On m'apportoit réguliérement à manger aux heures des repas. Le jeune Dumont, qui se chargeoit volontiers de ce soin, fut celui qui m'inspira le dessein de m'évader. Il prit des mesures si justes, que trois jours après ma détention je me vis en liberté.

Mon Libérateur m'avoit conseillé de sortir de Péra. je savois le chemin de Constantinople pour y avoir été quelquefois ; mais je ne pouvois traverser le Canal que dans la Saique (1) de Son Excellence, ou dans quelqu'autre bâtiment. C'est pourquoi je jugeai à propos de descendre par Galata ; et traversant les cimetieres qui séparent ce Bourg de celui de Péra, je fis le tour du Port, je passai sur son pont la riviere qui

(1) Barque à la Turque, peinte, dorée, fermée de glaces, et garnie par dedans de velours ou d'autre étoffe. Ces petits Vaisseaux vont à voiles et à rames.

se jete dans le fond du Canal, et j'entrai dans Constantinople un peu avant la nuit.

Mon premier soin fut de m'assurer un asyle contre ce que j'appelois les persécutions de M. Desalleurs, et les recherches que je prévoyois qu'il feroit faire de ma personne. Un Juif qui me vit courant çà et là avec inquiétude, me demanda en langue Franque (1), si j'étois libre ou esclave. Il comprit, plutôt par mes gestes que par mes discours, que je cherchois une retraite; et sur cela, me croyant un esclave fugitif, il m'en offrit une, dans le dessein sans doute de me voler à mon prétendu Patron. Je ne porte pas ce jugement au hasard; ce qu'il fit dans la suite en prouve la vérité. Il me tint quelques jours caché chez lui, où je lui contai mon aventure.

Le scélérat me fit entendre que j'avois tout à craindre du ressentiment d'un homme aussi puissant que l'Ambassadeur. La frayeur qu'il jeta dans mes esprits, me fit volontiers consentir à un expédient qu'il me proposa pour la conservation de ma liberté. Ce fut de me réfugier chez le Capitan Bacha, ou

---

(1) Jargon mêlé d'Italien, d'Espagnol, de François, de Portugais, etc. Il est très-facile de le parler, et d'une grande commodité pour les Etrangers, qui commercent à Constantinople et dans les Echelles du Levant.

Général de la Mer. Vous serez en sûreté dans cette maison, me disoit-il, et quand votre Ambassadeur vous y sauroit, il n'oseroit vous en faire enlever. J'approuvai l'expédient, dont nous remîmes l'exécution au lendemain, sous prétexte, me dit-il, de se servir de cet intervalle pour préparer le Chef des Eunuques du Capitan; qui seul pouvoit m'introduire dans le Haram (1) de son Maitre.

Ce traître Juif me vint prendre comme il me l'avoit promis. Il me conduisit mystérieusement au Chef des Eunuques, à l'entrée de la nuit. Celui-ci parut content de ma figure, et après s'être quelque tems entretenu avec le perfide Hébreu, dans une langue qui m'étoit inconnue, ils se séparerent.

Je fus aussi-tôt conduit dans une espece de salle voûtée, où je trouvai une vingtaine de personnages qui s'empresserent de me saluer en différentes langues. Un François, entr'autres, qui reconnut à mon habillement que j'étois son compatriote, vint m'embrasser la larme à l'œil, en me faisant un compliment de condoléance sur ma captivité. Je ne suis point esclave, lui répondis-je, je viens

(1) On n'appele Serrail, que les lieux où sont renfermées les femmes du Grand-Seigneur; les autres sont nommés Harams.

ici de bonne volonté. Alors je racontai à ceux qui se rangerent autour de moi, de quelle façon et ce qui m'avoit engagé à me laisser conduire dans le lieu où ils me voyoient. Ils déplorerent ma crédulité, et le François me jeta dans une espece de désespoir, en me faisant comprendre que je pouvois bien être la dupe de la feinte compassion du Juif. Je passai la nuit flottant entre l'espérance et la crainte.

Mon malheur fut confirmé le lendemain qu'on m'apporta un habit d'esclave, que ne voulant pas vêtir de bonne grace, on me força d'endosser à coups de bâton. Je compris alors toute mon infortune ; je détestai le malheureux qui me réduisoit dans un si pitoyable état. J'appris enfin d'un vieil esclave, que l'enfant d'Israël m'avoit vendu au Général de la Mer comme lui appartenant.

Je m'écriai contre la tyrannie ; mais on me fit taire comme on m'avoit fait habiller. Ce ne fut pas tout, il fallut aller sur le champ au travail.

Notre Patron faisoit bâtir une maison de plaisance entre Galata et TROPHANA (1).

---

(1) Petit Bourg où l'on fond toute l'artillerie, dont on se sert dans l'Empire. Il est étroitement défendu d'en fabriquer ailleurs, sans une permission expresse du Sultan, par je ne sais quelle politique,

Les esclaves avec qui j'avois passé la nuit, servoient les Maçons qui les construisoient. On me força d'apprendre, sans se donner la peine de me le montrer, un métier que je n'avois jamais fait. Je m'y pris d'abord fort mal ; mais nous avions affaire à un Gardien qui avoit un talent merveilleux pour faire exécuter les choses les plus difficiles.

Son secret cependant étoit tout des plus simples. Une douzaine de coups de bâton, plus ou moins, appliqués sur les épaules par un bras vigoureux, en brisant les omoplates et autres parties adjacentes, donnoit de l'intelligence à l'esprit le plus bouché.

Le rude apprentissage pour un enfant de famille de Paris ! Il fallut pourtant en passer par-là ; et en moins de deux jours la crainte du bâton fit un diligent manœuvre d'un Ecolier paresseux.

J'exerçai ce fatiguant métier pendant près d'un mois qui fut employé à finir le Haram. Il fut question après de travailler aux jardins. Cet emploi auroit été plus supportable pour de pauvres esclaves, sans l'impitoyable Gardien, dont la plus douce expression étoit : Travaillez, chiens maudits, ennemis de Mahomet, ou je vous assommerai. Cette

---

qui ne laisse pas d'avoir son inconvénient à cause des frais et de l'incommodité du transport.

phrase étoit ordinairement terminée par des marques de son zele pour le Prophete.

J'aurois à la fin succombé, malgré un tempérament inaltérable, si M. l'Ambassadeur ne m'eût tiré de ce misérable état pour me faire passer dans un plus doux, sans pourtant sortir d'esclavage. Ce Seigneur, à qui je trouvai moyen de faire savoir la perfidie de l'Israélite, résolut de me tirer du précipice que sa piété avoit voulu me faire éviter. Il s'adressa directement à mon Patron; mais soit que la force de son zele lui fît employer quelques expressions peu mesurées, ou que le Général de la Mer, avare comme un Turc, ne voulût pas rendre un esclave qu'il avoit acheté sans le mettre à prix, ils se brouillerent.

La charité de M. Desalleurs le porta à lui faire offrir une rançon; mais le Patron qui conjectura, par cette démarche et les vivacités qui l'avoient précédée, que je devois être quelque grand Seigneur, la fit monter si haut, que je désespérai de sortir d'esclavage. Il s'agissoit de vingt mille écus. Il étoit facile de voir que la passion avoit autant de part que l'avarice à une demande si exorbitante, et M. l'Ambassadeur, qui dans les conjonctures présentes ne voulut pas se brouiller ouvertement avec un Officier de cette distinction, trouva qu'il étoit de sa prudence de préférer les intérêts de son

Maître aux miens. Ainsi, voulant éviter Caribde, je tombai dans Scylla.

Cependant Isouf Bacha, c'étoit notre Patron, me fit venir en sa présence, et par des questions capticuses que me faïsoit son DROGUEMAN (1), il s'efforçoit de tirer de moi l'aveu d'une naissance distinguée. Mes réponses ingénues sur cet article ne le convainquirent pas; il ordonna à son premier Eunuque de me traiter avec quelque sorte d'attention en attendant ma rançon; il me permit aussi d'écrire à mes parens, et mes lettres, qu'il se faisoit interpréter, ne le persuaderent pas plus que mes discours de la médiocrité de mon origine.

En attendant l'éclaircissement que sa cupidité lui faisoit espérer, mon Patron me traitoit fort doucement. J'étois employé à la culture de ses fleurs. Les Turcs en sont fort curieux. Ce travail n'avoit rien de trop fatiguant; mais comme j'étois aussi bon Jardinier que bon Maçon, le parterre couroit risque de se ressentir de mon ignorance, sans un incident qui me jeta dans un des plus grands périls que j'aie couru en ma vie.

Je soulageois quelquefois mes ennuis avec mon flageolet (2). Isouf m'entendit, me

---

(1) Un Interprete.

(2) Cet instrument n'est pas inconnu en Turquie. Si je m'y suis distingué avec le fit

fit jouer devant lui, et fut enchanté de mon harmonie. Il en fit le récit à ses femmes, qui desirerent avoir part au plaisir. Je fus conduit dans le lieu qui les renfermoit, Là, sans voir ni être vu, je ravis les cœurs par mes sons mélodieux. On me prodigua des louanges qui me firent comprendre que j'avois touché des oreilles peu délicates.

La louange ne fut pas le seul fruit que je tirai de mon savoir faire. Outre que je fus dispensé de tout travail, les femmes, à qui je donnois tous les jours le même divertissement, m'envoyoient souvent de petits présens qui ne contribuoient pas peu à l'adoucissement de ma captivité. Je ne sortois point du Palais par les raisons que j'ai dit plus haut; mais un Renégat Italien, qui avoit la liberté d'aller par la Ville, en apportoit du vin que nous buvions pendant la nuit, en dépit de l'Alcoran, à la santé de Mahomet. Hélas! que cette félicité fut de peu de durée!

Le Patron devoit se mettre à la Mer, suivant les ordres du Sultan. Son dessein étoit de m'embarquer avec lui; mais ses femmes voulurent que je restasse, et elles le voulurent si bien, qu'il fut obligé d'y consentir.

---

mien, ce n'a jamais été que par les airs françois, qui sont plus vifs et plus brillantes que ceux des Turcs.

Il eut peur que pendant son absence il ne leur prît fantaisie de me voir comme de m'entendre. Isouf n'étoit pas jeune ; il avoit une réputation qui ne lui faisoit pas d'honneur auprès du beau Sexe ; enfin le Public étoit persuadé qu'il n'avoit un Haram que pour la forme.

Tous les animaux imbarbes sont naturellement jaloux : celui-ci l'étoit comme un Italien ; en un mot, c'étoit le chien du Jardinier. Il voulut me voir en état de ne lui faire rien appréhender pour son front. Pour y parvenir, il me détacha son premier Eunuque, qui déploya en vain sa Rhétorique pour me persuader de me laisser mettre à son unisson. Quoique je ne susse pas encore précisément de quelle utilité étoit ce qu'on vouloit me faire abandonner, la nature se révolta à cette proposition, et je dis tout net à l'Eunuque, que j'étois trop content de l'état où cette bonne mere m'avoit mis, pour y souffrir aucune altération. Le Patron, à qui mes intentions furent rapportées, prit la peine de me dire lui-même fort doucement, qu'il me falloit résoudre de bonne grace à faire ce petit sacrifice, ou aller sur mer avec lui. Il n'y avoit point à balancer, aussi je pris le parti de l'accompagner. Ses femmes, qui apprirent ce changement, voulurent en savoir la cause, qu'on se donna bien garde de leur dire. On leur fit seulement entendre

que c'étoit pur caprice de ma part. Elles me firent faire de si magnifiques promesses, entr'autres celle de la liberté après un certain tems, si je voulois rester auprès d'elles, que je les aurois volontiers acceptées, si leur satisfaction n'avoit pas dû me coûter si cher.

Comme les Dames sont fort compatissantes aux peines d'autrui, je suis persuadé que celles-ci n'auroient pas si fortement insisté à me faire demeurer au Haram, si elles avoient su à quelle condition le Patron y consentoit.

Quoi qu'il en soit, Isouf ne pouvant tenir contre leur importunité, voulut bien me laisser chez lui, l'opération préalablement faite. En vain je le conjurai par Mahomet et les cent vingt-quatre mille Prophetes (1), de me laisser tel que j'étois; il fixa au lendemain le jour de ma dégradation de l'humanité.

Quels affreux momens je passai pendant vingt-quatre heures! Combien de fois maudis-je mon flageolet, et celui qui m'avoit appris à en jouer! Je crois que, dans mon désespoir, je fis remonter mes malédictions jusqu'à l'inventeur d'un instrument qui m'étoit si fatal.

Je touchois au jour marqué quand une

(1) Les Turcs n'en comptent pas moins.

de ces révolutions, si fréquentes parmi les Grands de la Porte, me tira d'embarras. Mon Patron avoit des ennemis et des envieux de sa place : ils firent concevoir au Sultan des soupçons si violens contre la fidélité d'un homme qu'ils supposoient chercher à s'agrandir, que Sa Hautesse, pour le contenir dans son devoir, lui envoya demander sa tête. Elle lui fit faire cette proposition presque dans l'instant qu'il avoit marqué pour mon supplice.

Isouf, qui savoit combien cette partie du corps est utile à la conservation des autres, batailla vigoureusement en faveur de celle-ci ; mais il fallut céder aux efforts des Muets qui, après l'avoir étranglé, empaquetèrent bien proprement son chef qu'ils avoient coupé. Ils le porterent au Sultan, pour lui faire voir avec combien d'adresse ils avoient exécuté ses ordres.

Le Grand-Seigneur se porte ordinairement pour héritier de ceux qu'il envoie jouir, par une mort prématurée, des délices du Paradis de Mahomet. Ainsi, le jour même de l'exécution de mon Patron, je fus vendu, pour le compte de Sa Hautesse, à un homme de Loi. J'avois vu exécuter le Général de la Mer, j'avois été vendu et conduit chez celui qui m'avoit acheté sans, pour ainsi dire, que je me fusse apperçu de tout cela, tant la joie de me voir échappé

au péril qui me menaçoit avoit répandu de trouble dans mes esprits.

Méhémet Oïga, ainsi se nommoit mon nouveau Patron, me présenta à sa femme, que nous trouvâmes dans une petite salle où elle étoit assise sur des carreaux. Après qu'ils se furent quelque tems entretenus à mon sujet, à ce que je pus comprendre par quelques mots de la Langue Turque, que je commençois d'entendre, la Patrone se leva et me conduisit dans toute la maison, qui n'étoit pas fort grande. Elle me fit comprendre, autant par ses gestes que par ses paroles, quelle devoit être mon occupation; elle ne me parut pas bien considérable. J'étois pourtant le seul esclave qu'il y eut dans la maison. Voici quels étoient mes nouveaux Maîtres.

Méhémet Oïga jouissoit d'un modique revenu que le Sultan augmentoit par ses bienfaits. Ce Prince, qui l'avoit reconnu en plusieurs occasions pour un fort honnête homme, lui avoit donné-au Divan (1) une

(1) Le Divan s'assemble ordinairement dans une salle de la seconde cour du Serrail. Le Grand Vizir y préside, ou, en son absence, le Caïmakan. Là, ils rendent sur le champ la justice à ceux qui la leur demandent. Les Parties plaident elles-mêmes leurs causes. Il y a au-dessus du siége du Grand

place qui revenoit à peu près à celle d'un petit Conseiller en France. Ce personnage étoit une façon de Philosophe qui n'avoit pas pris le goût du terroir. Uniquement occupé du soin de rendre la justice, il fermoit l'oreille aux sollicitations, la main aux présens, et s'embarrassoit encore moins de ce qui se passoit dans sa maison, quand il n'y étoit pas. Ses facultés ne lui permettant pas d'avoir plusieurs esclaves, ou peut-être ne s'en souciant point, il n'en avoit jamais eu qu'un à la fois, mâle ou femelle, comme le hasard le lui avoit fait trouver. Il m'avoit acheté pour remplacer une Espagnole à qui il avoit rendu la liberté en considération de ses services.

Vizir une fenêtre à jalousie, d'où le Sultan, sans être vu, entend et voit tout ce qui se passe au Divan; ce qui contient les Juges, et les empêche de faire des injustices à prix d'argent: métal pour qui grands et petits sont capables de tout faire, dans un pays où domine l'avarice.

Dans cette salle se tiennent les Conseils, qu'on nomme aussi DIVANS. C'est-à-dire, assemblées, qui prennent leur nom du lieu où elles se tiennent. Dans les maisons des particuliers, la salle de conversation, le sopha, l'entrée du logis, se nomment indifféremment du nom général de DIVAN.

Ma Patrone étoit une MINGRÉLIENNE (1), belle et blonde, comme elles le sont presque toutes ; cependant ce n'étoit pas une beauté à la Turque. Dans ce pays, outre une certaine grandeur et des traits réguliers, il faut qu'une femme soit fort grasse, si elle veut passer pour belle ; et celle d'Oiga n'avoit que ce modeste embonpoint dont nos Dames de France se font tant d'honneur.

Les Turcs, extrêmement jaloux les uns des autres, le sont fort peu des esclaves Chrétiens. Ce sont, disent-ils, des brutes qui n'ont pas assez d'instinct pour juger de la beauté d'une femme. Cette opinion, reçue chez la plupart d'entre eux, donne lieu à des aventures galantes que les femmes Turques, qui n'ont pas, à beaucoup près, si mauvaise opinion de nous, savent fort bien mettre à profit.

Il est vrai qu'un esclave qui a part aux bonnes graces d'une Turque, risque d'être brûlé vif, quand son amoureux commerce

---

(1) La Mingrélie est située entre le Gurgistan et la Mer noire. C'est la Colchide des anciens. Les femmes en sont presque toutes belles et blondes ; quand leur beauté promet, leurs parens les vendent dans leur premiere jeunesse, ou les louent, dans un âge plus avancé, quand ils n'ont pas trouvé Marchand plutôt.

est malheureusement découvert, et que c'est d'une femme, ou d'être circoncis et marié quand, par bonheur, elle ne l'est pas. Cette derniere condition, qui met la presse aux filles, a fait bien des Renégats.

Mon Patron n'étoit point entiché de l'hérésie dont je viens de parler ; mais sa Philosophie lui faisant mépriser ce qui fait crier le vulgaire des Epoux, il remettoit à Mahomet la vengeance d'une injure qui ne l'empêchoit pas de dormir un quart-d'heure de moins. Un homme d'un caractere si bénin méritoit de vivre à Paris.

J'appris tout ce que je viens de dire le lendemain de mon entrée dans sa maison, par un esclave Provençal que je trouvai à la porte d'un bain public, où j'avois conduit ma Patrone (1). Cet homme qui, depuis dix ans étoit captif à Constantinople, avoit

---

(1) Le bain est presque le seul divertissement dont les femmes Turques jouissent sans que leurs maris s'y opposent. Aussi ne passent-elles pas un jour sans y aller. C'est-là qu'elles se dédommagent de la contrainte de leurs maisons. Le bain n'est pas tout-à-fait ce qui les attire dans ces lieux publics ; un plaisir plus vif les y conduit. On s'imagine sans peine de quelle nature peut être un divertissement que beaucoup de nos Françoises ne trouvent insipide, qu'à

fait plusieurs maisons, et savoit l'histoire scandaleuse d'une bonne partie de la Ville.

L'appétisssant déshabillé que celui d'une Turque qui, renfermée chez elle, se croit à couvert des regards étrangers. Ma Patrone de retour du bain, se mit, comme nous disons en France, à son aise (1); et comme j'étois dans la maison Ecuyer, Femme de chambre, cuisinier et Maître-d'Hôtel, je l'aidai à se défaire de ce que ses habits avoient de plus embarrassant. Après qu'elle m'eut prêté la main à préparer un dîner fort

---

cause de la liberté qu'elles ont de se livrer, quand il leur plaît, à tous les transports de leurs Amans.

L'entrée des Bains publics est défendue aux hommes, sous peine de la vie. On n'a point d'exemple qu'aucun ait osé enfreindre cette défense.

(1) Les femmes Turques sont naturellement fort immodestes; et c'est moins par bienséance, que par la crainte qu'elles ont de leurs époux, qu'elles vont dans les rues vêtues avec quelque décence. En récompense, lorsqu'elles sont dans leurs maisons, elles se mettent presque nues, n'étant couvertes que d'une simarre ouverte depuis le haut jusqu'en bas, et d'un pantalon ou caleçon d'une toile fort transparente et si fine, que souvent il ne dure qu'une nuit.

bon pour des Turcs et fort peu ragoûtant pour un François, je servis mes nouveaux Maîtres, qui mangerent aussi silencieusement que des Chartreux. Je m'accommodai des restes après avoir desservi.

Telle étoit chaque jour notre façon de vivre. J'avois de plus qu'eux le soin de tenir la maison propre, et de préparer l'eau pour les ablutions du Patron (1). Il restoit au logis à étudier, contre l'ordinaire des Turcs, ou à cultiver son jardin quand il n'étoit pas occupé au Divan. De son côté la Mingrélienne passoit le tems à dormir ou à rien faire (2).

Quelle différence de cette maison au Palais d'Isouf ! Ici je jouois du flageolet tant que j'avois d'haleine, et cet agréable instrument m'y procura des plaisirs dont je n'aurois pas

---

(1) L'Ablution se fait en se lavant le visage, les pieds et les mains, en disant : Seigneur, ôtez mes péchés, comme cette eau ôte la saleté de mon corps.

(2) Rien n'est plus paresseux que les femmes Turques. Elles sont quelquefois une demi-journée assises sur des carreaux les bras et les jambes croisées sans se remuer. Les Turcs disent ordinairement, pour exprimer la paresse de leurs femmes, qu'elles ne se levent, pour sortir d'une maison embrasée, que quand le feu prend à leurs caleçons.

été en état de jouir, si Sa Hautesse n'eût trouvé le Capitan Bacha trop grand de toute la tête.

Méhémet donnoit tant de tems aux affaires publiques et à l'étude des Belles-Lettres, qu'il n'en avoit pas de reste pour sa femme. Fakma (1), c'est le nom de cette Belle, auroit mieux aimé un peu plus d'attention pour sa personne que tant de dévouement au bien public, et une si forte attache à l'étude. Gens qui négligent leurs femmes pour cultiver leur esprit, en sont rarement bons marchands.

Certain jour de Divan que je jouois de mon instrument dans un coin de la salle où la Patrone prenoit le frais, elle me fit approcher, et, prenant le flageolet de mes mains, elle essaya d'en tirer quelques sons. Je lui dis, en riant, que je lui montrerois à en jouer pour peu qu'elle le voulût : elle y

(1) Fakma signifie Fleur de Jasmin. Les Turcs donnent ordinairement à leurs femmes et à leurs enfans un surnom pris, comme le COGNOMEN des Romains, des beautés, des défauts ou des aventures arrivées à celui auquel ils l'appliquent. On se sert de ce surnom plus que du nom propre ; de sorte qu'à la quatrieme ou cinquieme génération, un Turc ne sait le plus souvent de quelle famille il sort.

consentit. Je plaçai ses doigts sur les trous, et je lui fis faire des intonations qui lui parurent si ridicules, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire en se laissant aller sur les carreaux où elle étoit assise. L'occasion étoit belle pour qui auroit eu l'esprit d'en profiter. Ses yeux parloient ; mais je n'entendois pas encore si bien ce langage que l'Idiome Turc.

Je me hasardai pourtant à porter une main tremblante sur sa gorge, qu'elle avoit entiérement découverte, suivant l'usage. Elle la retint avec la sienne ; et certain mouvement que nous fîmes comme de concert, ayant mis ma bouche où je voulois placer ma main, Fakma ne s'opposa pas aux petits profits que je tirai de cette méprise.

C'est peut-être, dis-je alors en moi-même, la coutume du pays ; chaque Nation a ses façons de faire, il faut bien se conformer à l'usage. Comme je me sentois beaucoup de disposition à faire de grands progrès dans l'étude des mœurs Ottomanes, je me préparois à tenter de nouvelles découvertes, lorsque Fakma, m'arrêtant en si beau chemin, prit ma tête entre ses mains, me baisa au front, et se levant précipitamment gagna le jardin. On pouvoit, je crois, sans passer pour fat, concevoir de grandes espérances pour la suite, avec des commencemens si favorables ; cependant je demeurai un peu sot en la voyant s'éloigner à grands pas. Je

me consultai long-tems sur ce que je devois faire dans cette occurrence. Si j'avois été plus expert, j'aurois profité de cet instant de foiblesse sans lui donner le loisir d'en revenir ; mais je délibérai si long-tems, que la Patrone eut le tems de se remettre, et le courage de m'envoyer en Ville à propos de rien.

Je marchois dans les rues de Constantinople en rêvant à mon aventure ; lorsque je fis rencontre de Dumont, qui me demanda, avec beaucoup d'empressement, ce que j'étois devenu depuis la mort du Général de la Mer. Je lui racontai l'histoire de ma nouvelle captivité, jusqu'à la scene qui venoit de se passer exclusivement. Mon ami m'assura qu'il seroit beaucoup plus facile à M. l'Ambassadeur de me tirer des mains d'Oïga que de celles d'Isouf, et qu'il me quittoit pour travailler à ma liberté.

Doucement, Dumont, lui dis-je d'un air embarrassé, ma condition présente n'est pas si fâcheuse qu'elle doive donner tant de peine à Son Excellence. Je ne veux pas non plus, ajoutai-je, qu'il lui en coûte son argent. J'écrirai à mes parens qui sont, Dieu merci, en état de traiter de ma rançon avec un homme aussi désintéressé que Méhémet. Mon ami fixa sur moi des regards surpris. Qu'ai-je entendu, me dit-il, tu refuses une liberté presque sûre, pour te livrer à des espérances

que mille accidens peuvent détruire ? A ces mots je ne pus retenir un profond soupir qui l'intrigua. J'avois inséré dans ma Relation le portrait de Fakma, et le clairvoyant Dumont se douta de ce qui m'obligeoit à éloigner l'instant de ma liberté.

Bon ! dit-il en branlant la tête, tu me caches quelque chose ; sans doute que ta Patronc te retient par ses bontés. Prends-y garde, *** le bûcher s'allume, je te vois au milieu des flammes. Suis-moi, poursuivit-il, en m'entraînant brusquement dans une Bagne où des Esclaves vendoient du Vin. (1) Il en fit apporter, nous bûmes, et

---

(1) On passe aux Turcs de boire du vin, et non d'en vendre. Ce sont ordinairement des Esclaves trop vieux ou estropiés qui en font le débit, avec la permission de leurs Patrons, auxquels ils paient un droit. Ce métier est fort lucratif. Il y a tel de ces Marchands de vin qui pourroit fort bien se racheter sans incommoder son commerce ; mais ils aiment mieux le continuer, parce qu'ils n'auroient plus ce Privilége, qui n'est accordé qu'aux Esclaves. Il y avoit de mon tems un certain Provençal, dont personne ne savoit le véritable nom, que l'on disoit riche de plus de dix mille Sultanins, (60000 livres de notre monnoie,) qu'il

je lui confiai le secret de mes espérances après m'être bien fait tirer l'oreille. Il conjectura comme moi, que l'amour pouvoit me préparer quelques douceurs ; mais il me fit envisager de combien d'amertumes elles seroient infailliblement suivies. En effet, le moins que j'eusse à risquer étoit la perte de ce que j'avois si heureusement sauvé de chez Isouf.

Nous ne raisonnions que sur le péril purement humain, nous n'étions pas des Casuistes pour porter nos vues plus loin. Enfin nous sortîmes du Bagne après avoir largement bu, et nous nous séparâmes, lui, dans la résolution de m'arracher des bords du précipice dans lequel j'étois près de tomber, et moi, avec celle d'y donner à la premiere occasion.

Je rentrai tard au logis sans m'être acquitté de la commission qui avoit servi de prétexte à m'en faire sortir. Le Patron étoit revenu, il me demandoit, et la meilleure des femmes excusoit, de son mieux, son

---

comptoit transporter dans son pays, après avoir travaillé encore trois ou quatre ans, et s'être racheté. Mais comme il étoit une de ses meilleures pratiques, il mourut de trop boire, et son Patron devint son héritier, suivant la regle.

sobre esclave, qui raconta en balbutiant une partie de ce qui l'avoit retenu si long-tems dehors. Tout autre Turc, à la place de mon Patron, m'auroit fait donner cent coups de bâton sous la plante des pieds, au lieu de m'envoyer coucher, comme celui-ci fit. Méhémet passa une partie de la nuit à préparer, contre le vin, une déclamation qu'il commençoit à me débiter le lendemain, quand un Capigis (1) vint l'avertir, de la part du Grand-Seigneur, de se rendre sur le champ au Serrail, pour assister à un Divan extraordinaire.

A peine mon Patron fut-il sorti, que je me jettai aux pieds de sa femme, à qui je demandai pardon de ne m'être pas acquitté de sa commission. Elle me releva avec bonté, et me faisant asseoir à ses côtés, elle me fit recommencer ce que j'avois dit la veille à mon retour. Je jugeai à propos de ne lui point cacher les efforts que devoit faire mon ami pour me procurer promptement la liberté, et je finis en l'assurant, comme il étoit vrai, que mon dessein n'étoit pas de

---

(1) Portier du Serrail. Ils sont un grand nombre; leur principale fonction, après celle de garder les portes, c'est de chasser à coups de bâtons la canaille, et sur-tout les Juifs quand ils approchent de trop près.

profiter de ses secours. Fakma parut si contente de ma résolution, que je ne feignis point de lui découvrir qu'elle étoit seule la cause de mes refus.

Cette assurance ne me parut pas la toucher beaucoup. J'en fus surpris; et pour augmenter mon étonnement, elle me quitta d'un air sec qui me glaça d'effroi. J'avois lieu de craindre qu'indignée de ma hardiesse, elle ne la découvrît à son mari; dans cette idée je me crus perdu. Je délibérois si je ne me retirerois pas à Péra chez M. l'Ambassadeur, pour y mettre ma vie en sûreté, quand Fakma traversa le lieu où j'étois sans daigner me regarder, ni faire attention aux larmes que je répandois. Je la suivis à quelque distance, résolu de ne rien épargner pour la fléchir. Elle entra dans son appartement, dont toutes les fenêtres étoient encore fermées. J'avois à peine fait quelques pas dans l'obscurité, que je me sentis arrêter. Quoique persuadé qu'il n'y avoit que la Patrone et moi qui fussions dans la maison, la frayeur me fit pousser un cri, et mes pleurs redoublerent. Je me figurai, dans ce moment, de voir entrer les Muets qui avoient expédié Isouf, à dessein de me faire un pareil honneur; car c'en est un à la Porte, n'y est pas étranglé qui veut. (1)

(1) C'est de tous les genres de supplice le

Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après m'être senti embrassé tendrement, j'entendis la voix de Fakma qui me disoit de me rassurer. Elle me conduisit sur un sopha, où elle m'accabla de tant de caresses, que j'eus tout le tems de me remettre. Revenu de mon trouble, je lui fis de tendres reproches sur son indifférence. Je lui attribuai la cause de mes larmes, sans y faire entrer pour rien la crainte que j'avois eue de perdre la vie.

L'aimable Mingrélienne me serra dans ses bras, et m'avoua qu'elle n'en avoit agi ainsi que pour éprouver si je l'aimois véritablement; mais que, graces au Prophete, elle étoit parfaitement convaincue de ma tendresse pour elle. Si ce ne furent pas là précisément ses termes, du moins ils signifioient cela. Je ne m'amusai pas à conter fleurette; et pour lui prouver qu'elle avoit lieu de rendre de justes graces à Mahomet, je me mis en devoir de lui donner des marques d'une tendresse égale à la sienne.

O lumiere de ma vie! s'écria-t-elle quand elle crut s'appercevoir de mon dessein; jour de mes jours, soleil de mon ame. Je

---

plus honorable, et tel se laisse docilement étrangler, qui supporteroit impatiemment de se voir décapité.

te jure par le Livre de Gloire (1) que ce n'est qu'à la force de mon amour que tu dois ma condescendance à tes desirs.

Dans un autre tems, je lui aurois demandé l'explication de ce galimathias; mais j'étois trop occupé pour penser à autre chose qu'aux doux instans que l'amour me préparoit.

Entourés de l'ombre et dans un profond silence, nous n'exprimions nos pensées que par nos soupirs. Fakma, la sensible Fakma, à qui une honnête expérience avoit rendu ce langage plus familier, qu'à moi ignorant, mais ardent novice, employoit dans ce muet entretien des expressions que n'égalerent jamais les plus brillantes fleurs de Rhétorique.

Ainsi la maison et le Sopha du bon Méhémet Oïga furent le Temple et l'Autel sur

---

(1) Entre les rêveries dont l'Alcoran est farci, celle-ci est singuliérement adoptée par les femmes. Mahomet, pour les consoler en quelque sorte de l'exclusion qu'il leur a donné de son Paradis, leur permet de trahir la foi conjugale quand un amour excessif les y force, et que ce n'est point par un esprit de vengeance, ou par quelqu'autre motif. Delà vient l'étroite clôture où elles sont resserrées.

lequel j'offris mon premier sacrifice à Vénus.

De combien d'autres ne fût-il pas suivi ! Il n'y avoit, je crois, aucun endroit du logis où la Déesse de Paphos ne vît fumer notre encens. Cependant nous nous conduisions avec tant de circonspection pour de jeunes Amans, (car Fakma n'avoit pas plus de vingt ans) que ni le voisinage, ni le Patron, ne s'apperçurent jamais de notre intelligence. Il est vrai que ce dernier, grace à sa façon de penser, oublioit le plus souvent qu'il avoit une femme jeune et belle, qu'il laissoit presque toujours seule avec un esclave d'assez bonne défaite. Pendant tout le temps que je demeurai dans cette heureuse maison, je ne m'apperçus en aucune façon qu'il eût le moindre soupçon de notre commecrce.

J'ai eu depuis d'autres Patrons qui étoient alertes sur le chapitre de leurs femmes et de leurs filles. J'en ai attrapé quelques-uns malgré leur vigilance; il est vrai qu'il m'en a souvent coûté cher. Sans compter les appréhensions d'une mort toujours terrible et que j'ai vu de près, maintenant que je suis en France, je ressens des incommodités qui sont les suites des travaux que j'ai entrepris pour parvenir à mes desseins inconsidérés, et des peines où j'ai été condamné pour l'expiation de mes galans forfaits.

Aimé, caressé de la Patrone, traité fort humainement par le Patron, j'étois le plus heureux esclave de Constantinople. Je jouissois d'une liberté presqu'entiere. Mon habit d'ordonnance me donnoit entrée partout, excepté dans les Mosquées, dans l'intérieur du Serrail et les Harams des Particuliers. J'allois souvent dans les Bagnes me divertir avec mes Co-captifs, quand ils étoient de retour du travail. Les esclaves ne sont pas tous renfermés dans les maisons de leurs Patrons, à moins que ceux-ci ne soient assez grands Seigneurs pour avoir maison à la ville et à la campagne. Ces Bagnes sont des bâtimens construits en partie sous terre comme des caves, avec un logement au-dessus pour les Gardiens. Il y en a de particuliers et de publics ; ces derniers sont les plus fréquentés, sur-tout la nuit. Les Turcs alors et les esclaves, qui ont de l'argent, boivent pêle-mêle du vin, dont l'Esclave Chef du Bagne a soin d'avoir grande provision. Le vin le plus excellent est le muscat de Ténédos (1). Il est a si grand marché, qu'un tonneau ne coûte que deux écus au plus.

---

(1) Isle de l'Archipel à deux lieues de l'ancienne Troye, auprès du Cap de Janni-zari, autrefois le fameux Promontoire de Sigée.

C'est là qu'on apprend des nouvelles de presque tous les endroits de l'Europe, par les esclaves qu'on fait journellement.

Les délices dont je jouissois chez Méhémet m'avoient fait entiérement négliger le soin de travailler à ma liberté; et Dumont, que j'avois présenté à mon Patron, venoit souvent me voir chez lui. Cet ami, que j'avois instruit de toutes les circonstances de mon histoire amoureuse, s'étoit lassé de me faire d'inutiles remontrances. Il avoit vu Fakma voilée dans le tems que je la conduisois au bain. Ce n'étoit pas assez, il me pria de la lui faire voir à visage découvert. Il me tardoit de lui donner cette satisfaction pour justifier, du moins auprès de lui, ma répugnance à sortir d'esclavage.

J'en avois parlé à ma Patrone, sans lui découvrir le motif de ma complaisance pour mon ami. A force de prieres elle y consentit, à condition que ce ne seroit que pour un instant, et dans le tems que Oïga seroit au Divan ou à la Mosquée. Il ne faut pas, me dit-elle, que mon mari sache que je me suis fait voir à un Chrétien en liberté, je veux qu'il n'y ait que mon cher esclave qui me voie. Cette délicatesse étoit trop de mon goût pour que je n'en fisse pas à ma belle Mingrélienne des remercîmens qui lui plaisoient du moins autant qu'à moi.

J'avertis Dumont du jour qu'il pouvoit

voir ma Patrone ; il y vint avec un empressement qui me déplut. Fakma se montra un instant. Le curieux fut charmé d'une Beauté à qui il donna des louanges qui me parurent trop outrées pour venir d'un homme indifférent. J'en fus alarmé, et je me hâtai de le faire sortir de l'appartement et de la maison de Méhémet, sous prétexte qu'il alloit revenir. Dumont demeura si troublé, qu'il ne s'apperçut pas que je l'étois plus que lui.

Il semble que le dessein de plaire soit né avec toutes les femmes, même les plus indifférentes ; la beauté ne veut rien perdre de ses droits. Je soupçonnai Fakma d'un peu de coquetterie, puisque malgré l'assurance qu'elle m'avoit donnée de ne se faire voir qu'à son cher esclave, elle s'étoit montrée à Dumont dans l'état où j'ai déja dit que sont les Turques chez elles, c'est-à-dire à demi-nue.

Aussi-tôt que nous nous trouvâmes seuls, je pris la liberté de lui faire une mercuriale de son indécence. Elle crut d'abord que je badinois ; mais me voyant continuer sur le même ton, elle se mit à pleurer. Les larmes que je voyois couler de ses beaux yeux parlerent en sa faveur, je lui pardonnai. Je m'approchai d'elle pour l'appaiser ; mais elle me repoussa et me mit au comble de l'étonnement, quand elle ajouta aux reproches

dont elle m'accabla, que je ne l'avois jamais assez aimée pour la battre.

Vous battre ! lui dis-je, en reculant de surprise ; m'avez-vous cru assez misérable pour oser mettre la main sur une femme que j'adore autrement que pour la caresser ? J'atteste le Ciel, ajoutai-je, oui, je jure par Mahomet, que jamais je ne me porterai avec vous à cet excès de brutalité. A ces mots ses pleurs redoublerent, et ce ne fut qu'à travers mille sanglots, qu'elle me fit comprendre que je ne pouvois lui donner une plus sensible preuve de mon amour que celle que j'avois l'inhumanité de lui refuser (1).

---

(1) Un Turc prouve à une femme combien il l'aime, quand il joint les coups aux caresses. Il s'en trouve d'assez galans pour ne pas se conformer à l'usage. Mais leurs femmes font beau bruit, et s'en plaignent à leurs parens. On voit quelquefois des meres faire à leurs gendres des avanies publiques à ce sujet. Chacun plaint la pauvre femme et blâme son indigne mari, qui, pour avoir la paix au dedans et au dehors, est obligé de rosser sa femme. Alors celle-ci crie de toutes ses forces, pour faire connoître à ses voisines combien elle est chérie de son tendre époux.

J'avoue

J'avoue que ce sujet d'affliction me parut si ridicule, que peu s'en fallut que je ne la contentasse à sa maniere. Il sembloit qu'elle lût dans mon ame les mouvemens qui l'agitoient ; et je ne doute pas que toutes les épithetes orientales qu'elle me prodigua, ne fussent autant de véhicules dont elle prétendoit se servir pour parvenir à son but.

Je crois que si on introduisoit en France une pareille coutume, plus d'un mari suivroit l'usage, plutôt pour corriger sa femme, que pour lui témoigner sa tendresse.

Pour ne pas tomber dans le cas d'avoir à me reprocher une action brutale envers une femme que j'adorois, je voulus m'éloigner de celle de Méhémet qui, devinant mon intention au premier mouvement que je fis, se jetta à mon col, et me serrant jusqu'a m'ôter la respiration. Vie de ma vie, disoit-elle, mets le comble au bonheur de l'heureuse Fakma ! Je la contentai en partie, puisque pour me débarrasser de ses bras, dont elle m'étouffoit, je us contraint de la repousser avec assez de violence pour la jetter sur son sopha. Une Françoise m'auroit dévisagé ; mais ma Turque, au contraire, me regarda dans ce monient avec des yeux qui sembloient demander que j'achevasse ce que j'avois si bien commencé.

Heureusement que le Patron, qui se fit entendre à la porte, me tira de cette embar-

ras pour me jetter dans un autre. Prépare-toi, me dit-il en entrant, à me suivre à Andrinople (1) où Sa Hautesse m'envoie. En même tems il passa dans l'appartement de sa femme, et lui fit part de cette nouvelle, qui la réjouit tout aussi peu que moi.

Fakma, plus habile que je ne l'aurois soupçonnée de l'être, se servit du prétexte de ce voyage imprévu pour verser des larmes, qui cacherent la trace que celles de mon refus de la maltraiter lui avoient fait répandre. Méhémet, qui prit le change, la pria d'en arrêter le cours, en l'assurant que notre voyage ne seroit pas long. Menez-moi avec vous, lui disoit-elle : pourquoi me laisser exposée à mille accidens ? Qui pourvoira à mes besoins si je n'ai personne pour me servir ? Méhémet rêva quelque tems. Je crois qu'en acceptant l'ordre du Sultan, il avoit pris des arrangemens pour son voyage, sans penser qu'il avoit une femme. Quoi qu'il en soit, il sortit dans l'instant,

---

(1) Ville de Thrace sur la Marize. Amurat I la prit en 1362. Elle fut le Siége de l'Empire Ottoman jusqu'en 1453, que Mahomet II prit Constantinople, où il le transporta. Les environs d'Andrinople sont excellens pour la chasse, et réservés aux plaisirs du Sultan.

en nous disant simplement qu'il ne tarderoit pas à revenir.

La retraite du Patron ne laissa pas de nous inquiéter. Il n'étoit pas vraisemblable que Méhémet fût aller prier Sa Hautesse de le dispenser d'un voyage qu'Elle lui avoit ordonné de faire, parce qu'il étoit obligé de laisser sa femme seule à Constantinople. Où étoit-il donc allé ? Que prétendoit-il faire ? Nous nous donnâmes en vain la torture pour pénétrer son intention. Nous nous regardions tristement Fakma et moi, quand poussés tous deux du même esprit, nous courûmes dans les bras l'un de l'autre. L'idée d'une séparation cruelle nous attendrit tellement, que nous fûmes long-tems dans une espece d'abandon de tous nos sens. Nous n'en revînmes que pour mêler de tristes plaintes à de tendres caresses.

Soutien de ma vie, disoit la passionnée Fakma, je vais donc être privée du plaisir de voir ton visage de Lune ? (expresssion galante.) Je ne succomberai plus sous le faix des plaisirs dont tu m'accablois. Ces plaisirs, ces doux plaisirs que le Prophete promet aux fideles Musulmans. Puis, se débarrassant de mes bras : Pere des vrais Croyans, s'écria-t-elle en apostrophant Mahomet, envoie l'Ange de la mort couper le fil de mes jours plutôt que de permettre que je sois séparée du principe de

ma vie ! Ensuite, se prosternant devant une petite armoire où étoit renfermé l'Alcoran, elle adressa au Livre écrit sur la peau du Bélier, qu'Abraham sacrifia à la place d'Isaac (1), une très-fervente et très-dévote Oraison. Elle y exprimoit la force de son amour et la violence de ses desirs, en des termes si conformes au sujet et si plaisans, que dans un autre tems j'en aurois ri de bon cœur, malgré le respect que l'on doit au Recueil d'impertinences composées par le Prophete, qui ne savoit ni lire ni écrire (2).

---

(1) Les Turcs croient fermement que l'Alcoran a été écrit sur la peau du Bélier qu'Abraham sacrifia à la place de son fils sur la Montagne de Moria.

(2) Mahomet naquit à la Mecque, dans l'Arabie Pétrée, l'an 568 de J. C. Il étoit de l'illustre famille d'Haschem. Il perdit son pere Abdalla à l'âge de deux ans, et se trouva dans une pauvreté affreuse, son aïeul Abdelmouteb ne lui ayant rien laissé. Aboutalib, un de ses oncles, prit soin de son éducation, qui dut être fort négligée, puisqu'il n'apprit ni à lire ni à écrire. Il trempoit sa main dans l'encre, et l'imprimoit ensuite sur ce qu'il vouloit signer. Aboutalib l'envo a fort jeune en Syrie. A

Fakma prioit avec tant d'ardeur pour la continuation de nos jeux amoureux, qu'elle n'auroit peut-être pas fini si-tôt, si Méhémet ne fût rentré suivi d'un esclave Anglois, dont il venoit de faire emplette au Bazard. (1) Cet achat avoit été le sujet de sa sortie précipitée. Il le présenta à sa fem-

---

vingt-huit ans il épousa Cadija, riche veuve, qui en avoit quarante. Il n'en eut qu'une fille, nommée Fatime, qu'il maria à Ali, fils d'Aboutalib. A quarante ans, Mahomet commença à prêcher sa Religion, dont il faisoit écrire les discours qu'il nommoit au nom général Alcoran, qui signifie Lecture. Mahomet mourut l'an 631, le 11 de l'Egire, après en avoir régné neuf. Le même jour de sa mort, les Musulmans élurent Aboubeker, pere d'Aicha, la plus chérie de ses femmes, pour son successeur. Il prit le nom de Calife, c'est-à-dire, Vicaire du Prophete.

(1) Marché où se vendent les Esclaves. Là sans respect pour l'humanité, on les dépouille tout nuds, pour en connoître la beauté ou les défauts. Un homme en crie le prix à haute voix, et tous sont bien venus à enchérir. On les fait courir, marcher, porter des fardeaux; en un mot, on les exerce comme des chevaux.

me, en lui disant, qu'il étoit destiné à la servir pendant notre voyage.

Nouveau sujet de tristesse et de jalousie pour moi. L'Anglois avoit l'encolure d'un homme en fonds du côté de l'amour, et je connoissois le tempérament de Fakma. Nous ne dîmes rien l'un et l'autre, moi, parce qu'il ne me convenoit pas de parler, et la Patrone, à ce que je présumai, parce qu'elle compoit que son nouvel esclave continueroit les petits jeux où je l'avois accoutumée.

Je passai la nuit dans une cruelle agitation. Mon malheur m'accabloit, je m'en prenois à tout le monde, à moi-même. Je n'oubliai pas Sa Hautesse ; autant je l'avois bénie, quand elle me tira si à propos des mains d'Isouf, autant je la maudissois, quand, par une suite de ses ordres, on m'arrachoit des bras de Fakma.

Le jour parut et avec lui quatre Janissaires (1) qui devoient, par honneur, ac-

---

(1) Cette insolente Milice, qui a souvent détrôné ses Empereurs, fut mise sur pied par Amurat Algazi, ou le Conquérant, l'an 1363. Elle fut long-tems composée des seuls enfans de Tribut ; les Janissaires ne connoissoient alors d'autres parens que l'Etat, depuis on leur a permis de se marier. Leurs

compagner Méhémet et prêter main-forte à deux Muets qui étoient du voyage, au cas que le Cadilesker (1) d'Andrinople, à qui mon Patron alloit faire rendre compte de quelques gentillesses du métier, ne voulût pas se laisser étrangler de bonne grace, si le cas l'exigeoit. Le Sultan, qui connoissoit Méhémet ennemi de toute mauvaise manœuvre, l'avoit constitué Juge du Juge.

Après avoir introduit les Janissaires et leur compagnie, j'arrangeois, suivant l'ordre que j'en avois reçu la veille, quelques

---

enfans mâles sont reçus dans le Corps, et en ont la paie dès leur naissance. Leur nombre fut d'abord fixé à 12000 ; mais depuis il a été augmenté si considérablement, qu'ils tiennent en respect tout l'Empire dont ils ont souvent disposé au gré de leur caprice. On leur a opposé les Spahis, qui forment la Cavalerie Turque. Les Ministres répandent souvent la division entre ces deux Corps pour les contenir l'un par l'autre. Mais si la jalousie les divise, l'intérêt les réunit souvent au préjudice du Maître et des Ministres.

(1) Premier Magistrat d'une Ville ou d'une Province. Ce titre n'appartient proprement qu'à ceux de Romanie et d'Anatolie ; cependant ceux des autres Provinces s'en décorent.

hardes à l'usage du Patron et du mien, lorsqu'il me fit appeller par l'esclave Anglois. Parisien l'Ecolier (1), c'étoit mon nom de guerre, me dit-il, j'ai changé d'avis, tu ne me suivras point, reste auprès de Fakma. Accoutumée de vivre avec toi, j'aime mieux me passer des services que tu pourrois me rendre, que de la priver de ceux que tu es plus en état de lui faire que l'Anglois ; il est trop sauvage pour elle. Que la lumiere du Livre glorieusement sacré vous éclaire pendant mon absence, ajouta-t-il, et fasse le Prophete qui a parcouru en une nuit les sept Paradis, monté sur Alborak (2), que je trouve à mon retour ma maison comme je la laisse ! Fakma, continua-t-il, en s'adressant à sa femme, traitez mon esclave

---

(1) Rarement les Esclaves se font-ils appeller par leurs noms propres. Ils prennent, ou leurs camarades leur donnent celui de leur Ville, auquel on ajoute souvent celui de leur proffession, pour distinguer les compatriotes les uns d'avec les autres.

(2) Le Livre intitulé Azar, et qui fait partie de l'Alcoran, dit, que cet animal étoit plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet, et qu'à chaque pas qu'il faisoit, il s'alongeoit autant que la meilleure vue peut s'étendre.

avec douceur, afin qu'après ma mort l'Ange noir (1) ne puisse me reprocher à la face du Prophete, qui sera toujours saint, de l'avoir maltraité. C'est un aveugle qu'il

---

(1) Deux Anges, l'un blanc, l'autre noir, accompagnent, selon les Turcs, chaque Musulman qui se présente après sa mort au Jugement, auquel assiste Mahomet. Ces Anges plaident l'un contre l'autre la cause du mort. S'il est condamné, l'Ange noir l'assomme, et le fait rentrer en terre d'un coup de massue. Si au contraire, l'Ange blanc l'enleve par le toupet de cheveux, que les Turcs se laissent croître à ce sujet sur le haut de la tête, et le transporte en Paradis.

A l'égard du Jugement dernier, Mahomet, disent-ils, se trouvera à côté de Dieu; il sera monté sur son Alborak, et couvert d'un manteau fait avec toutes les peaux des chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque Grand Sultan y envoie à son avénement à l'Empire. Les ames des bienheureux Musulmans se transformeront en autant de puces, qui s'attacheront aux poils des peaux, et le Prophete les emportera dans son Paradis avec une rapidité prodigieuse. Il ne sera plus question alors que de se bien tenir : car les ames qui s'échap-

n'a pas jugé digne de pénétrer les sublimes obscurités renfermées dans le Livre que Gabriel a tracé avec une plume tirée de son aile. Aussi-tôt qu'il eut fini ce pompeux galimathias, Méhémet se tourna du côté de la Mecque (1), nous recommanda à Mahomet, et partit avec sa suite.

Je l'accompagnai jusqu'aux portes de la Ville, et je revins me jetter dans les bras de l'adroite Fakma. Elle m'apprit que c'étoit elle qui avoit fait changer de résolution à son mari, à qui elle avoit vivement remontré le péril manifeste où il l'exposoit, en la laissant à la discrétion d'un inconnu, qui pourroit se porter à des violences indignes

---

peront, soit par la rapidité du vol ou autrement, tomberont dans la mer où elles nageront éternellement.

(1) Lieu de la naissance de Mahomet, dans l'Arabie heureuse. Les Turcs y vont par caravanes faire leurs dévotions au Kiaabé. C'est une maison carée, qu'ils appelent Maison de Dieu, et qu'ils croient avoir été bâtie par Abraham. Les environs de la Mecque sont fertiles en excellent café. La Ville est ouverte et sans murailles; on entre dans la Mosquée, qui est au milieu, par plus de cent portes qui ont chacune une fenêtre au-dessus.

d'elle. Elle me fit voir trois Bourses (1), que Méhémet lui avoit laissées de six qu'il avoit reçu du Sultan pour son voyage. Je reconnus l'injustice de mes soupçons, dont je fis sottement confidence à ma Patrone. Loin d'en être offensée, cette aimable femme m'assura, dans les termes les plus tendres, qu'elle n'aimeroit jamais que moi.

Que nous savions bon gré au Cadilesker d'Andrinople de ses voleries ! Nous prîmes des arrangemens pour profiter de l'absence du Patron. Il étoit si rigide observateur des préceptes de l'Alcoran, qu'il n'étoit jamais entré chez lui une goutte de vin. J'en fis alors une petite provision. J'engageai Fakma à en boire ; elle alléguoit Mahomet et ses défenses ; mais je lui fis comprendre qu'elle pouvoit en conscience trangresser les commandemens d'un homme qui avoit eu la barbarie d'exclure les femmes de son Paradis, et de les réduire, par un rafinement de cruauté, à la vue des plaisirs que les hommes prendront avec les Houris (2), sans y participer que par ce seul sens.

---

(1) Une bourse d'argent vaut 1500 livres de notre monnoie ; celle d'or est évaluée à trente mille écus.

(2) Filles du Paradis de Mahomet. Elles se trouveront toujours Vierges, dit l'Impos-

Mon exemple, et peut-être mes raisons, la persuaderent. Elle goûta du vin, le trouva bon, et en but; je l'excitois. Quatre ou cinq verres de cette liqueur enchanteresse lui donnerent une gaieté extraordinaire; l'amour brilloit dans ses yeux. Que nous fimes de folies! Fakma, en pointe de vin, étoit la plus aimable des femmes. Quels tendres emportemens! Quel rafinement de plaisirs!

Je l'avois guérie de la manie qu'elle avoit d'être battue, elle avoit compris sans peine, qu'il étoit plus gracieux de recevoir des caresses d'un Amant que des coups. Je n'aurois jamais pu, d'ailleurs, me résoudre à porter des mains profanes sur un corps tout charmant. Qu'il étoit beau ce corps! qu'il avoit de perfections! Fakma ne faisoit aucun mouvement qu'il ne lui en prêtât de nouvelles.

J'avois appris assez de cuisine chez l'Ambassadeur de France pour faire de petits ragoûts, qui piquoient bien plus la sensualité que l'insipide Pilau (1), qui fait la

---

teur, malgré le fréquent usage qu'en feront les vrais croyans, qui seront admis dans ce lieu de délices, après leur mort.

(1) Le Pilau est fait avec des poules et du mouton d'abord rôti, ensuite bouilli avec du ris et de l'oignon. Tout cela nage dans le

nourriture

nourriture la plus ordinaire des Turcs. Ainsi nous partagions entre l'amour et la bonne chere le tems du voyage du Patron, sans qu'on se doutât de ce qui se passoit. Je conduisois tous les jours ma Patrone au bain comme à l'ordinaire. On connoissoit la façon de penser de Méhémet, et personne n'étoit étonné de ce qu'il avoit laissé sa femme seule avec son esclave. Nous étions tranquilles sur la dépense que nous faisions; le Patron n'étoit pas homme à se faire rendre compte des Sultanins (1) de Sa Hautesse, qui s'épuisoient tout doucement pour soutenir la joyeuse vie que nous menions. Mais, hélas, rien de durable en ce bas monde.

Malgré la bonne chere, celle que je faisois faire à la Patrone me mit sur les dents; en

---

beurre. Les Turcs dépecent et portent la viande à la bouche avec deux petits bâtons, qui leur servent de fourchettes. Ils prennent ensuite avec leurs doigts le ris et l'oignon, dont ils font de petites boulettes, qu'ils se jettent fort adroitement dans la bouche, observant de n'en point laisser tomber sur la barbe, qu'il faudroit laver sur le champ pour la purifier.

(1) Le Sultanin est une piece d'or valant six livres de notre monnoie.

un mot, je devenois transparent comme un chassis, tandis que Fakma crevoit d'embonpoint. Elle avoit un visage de Chérubin, et j'en avois un d'Anachorete. Je demandai quartier, et force fut de me l'accorder. Huit ou dix jours de repos me remirent sur pied. La jeunesse est inconsidérée ; j'allois reprendre mes pénibles et joyeuses fonctions, quand le Patron revint de son voyage.

Son retour, qui interrompoit nos plaisirs, me donna le tems de rétablir entiérement mes forces, avec d'autant plus de facilité, que la présence de l'esclave Anglois nous privoit souvent du plaisir d'être seuls la Patrone et moi.

Le bon Oïga, satisfait de trouver sa maison en bon état, me promit qu'après l'avoir servi encore un an, il me donneroit la liberté pour récompenser les services que je lui avois rendus en son absence. J'avoue que je ne méritois rien moins que cette grace, il ignoroit la nature des obligations qu'il m'avoit. Un si grand trait de bonté n'excita chez moi aucuns remords d'avoir fait un si cruel outrage au plus tranquille des Epoux de l'Empire des Osmans. On n'est pas scrupuleux à l'âge que j'avois alors ; d'ailleurs, la possession d'une belle femme est capable d'étourdir la conscience la plus timorée. Combien en est-il qui auroient fait comme moi !

J'attendois fort patiemment le tems que Méhémet avoit fixé pour ma liberté, quand une apoplexie le mit au tombeau, sans lui donner le tems d'arranger ses affaires. Ses parens, qui s'emparerent du peu de bien qu'il laissoit, renvoyerent Fakma en Mingrélie, et me vendirent à l'Aga des Janissaires.

J'entrai chez ce nouveau Maître l'esprit encore rempli de la révolution qui faisoit si subitement évanouir mes espérances, et qui me replongeoit dans la servitude, d'où la bonté de Méhémet vouloit me retirer. Et sans faire réflexion que mon malheur présent étoit un coup du Ciel, qui me punissoit d'avoir abusé de la confiance d'un si honnête homme, je ne regrettois que les criminels plaisirs auxquels j'échapois.

Je ne restai qu'un jour dans le Palais d'Ibrahim, Aga des Janissaires (1), à qui j'avois été vendu. Je fus conduit le lendemain, avec d'autres compagnons de misere, dans une maison qu'il avoit auprès de Scutari, vis-à-vis de Constantinople. C'étoit le lieu de la résidence de sa femme. Le Grand-Seigneur, pour s'attacher entiérement un des principaux Officiers de l'Empire, et

(1) L'aga des Janissaires est un des grands Officiers de l'Empire.

qui a un gsand pouvoir sur un Corps toujours redoutable aux Sultans, avoit fait épouser à Ibrahim la plus jeune de ses sœurs.

Cet honneur, qui n'est pas toujours un préservatif contre le cordon, est extrêmement gênant pour ceux qui le reçoivent. Il faut avoir, pour des femmes d'une si haute naissance, des égards qui ne s'accordent pas avec la liberté dont les Turcs veulent jouir dans leurs amours (1). Cependant, comme j'appris par la suite, Mirzala (2) ne contraignoit point son Epoux sur ce chapitre; elle se contentoit de n'être point exposée à la vue des esclaves, ses rivales. Retirée près de Scutari, elle laissoit à Ibrahim la liberté de les galantiser tant qu'il vouloit. L'Aga, qui étoit un fin courtisan, avoit beaucoup de déférence pour la sœur de Sa Hautesse; il la venoit voir régulièrement deux ou trois fois la semaine dans la solitude qu'elle avoit choisie pour son séjour.

---

(1) Par une Loi de l'Empire, qui l'emporte en cette occasion sur celle de Mahomet, il n'est pas permis à celui que le Sultan honore de son alliance, d'avoir d'autre femme que celle qu'il lui donne. Celles qu'il a déja, sont répudiées.

(2) Mirzala signifie Fleur de rosier.

Mon occupation dans ce lieu n'étoit pas fort pénible, quoique je fusse employé à tout faire ; mais nous étions un si grand nombre d'esclaves, que le service de la maison n'étoit pas suffisant pour nous occuper tous en même tems ; de sorte que nous en avions beaucoup de reste.

Mirzala passoit pour une de ces femmes qui paroissent n'avoir presque point de sensibilité pour toutes choses, mais qui avoit réellement une bonté d'ame qui ne lui laissoit que la liberté de faire du bien. Tous mes confreres d'esclavage se louoient beaucoup de sa douceur, et chacun s'empressoit de servir avec zele une si bonne Patrone. Mais rien ne me paroissoit capable de me consoler de la perte que j'avois faite à la mort de Méhémet. L'image de Fakma et le triste souvenir de nos plaisirs passés me déchiroient cruellement.

On étoit alors dans le tems de la récolte des fruits ; ce sont, pour ainsi dire, les vendanges des Turcs. Tout le monde quitte la ville pour aller à la campagne, où la liberté est toujours plus grande, sur-tout en cette saison. Les esclaves de l'un et l'autre sexe font de ce travail un divertissement. Les uns cueillent les fruits ; d'autres les arrangent, les font sécher pour les conserver, etc. Après ce léger travail, chacun danse et se divertit à la mode de son pays. Les fiers

Ottomans même semblent perdre, pendant ce tems, une partie de leur gravité féroce. S'ils ne se mêlent pas aux jeux de leurs esclaves, ils les honorent du moins de leurs présences, et quelquefois de leurs applaudissemens.

Notre Patron étoit allé à la chasse du côté d'Andrinople avec le Sultan. Cette partie de plaisir, qui lui faisoit beaucoup d'honneur, le débarrassoit encore de la contrainte où il auroit été obligé de vivre à la campagne avec une femme pour qui il avoit beaucoup de considération, mais peu d'amour, ou, pour mieux dire, point du tout. De son côté Mirzala, malgré l'indifférence qui paroissoit lui être naturelle, s'appercevant du peu de goût qu'Ibrahim avoit pour elle, se donnoit, pour s'en dédommager, plus de liberté que n'en ont ordinairement les femmes de sa Nation; d'ailleurs sa naissance la mettoit en droit de prendre des licences qu'on auroit réprimé dans une autre. Ainsi ces Epoux, à l'imitation de ceux de France, se passoient réciproquement certains défauts d'attention, pour se procurer la liberté de vaquer, chacun de son côté, à ses petites affaires, sans que l'un parût avoir plus de sujet de se plaindre que l'autre.

Mirzala voilée, ainsi que les Turques de sa suite, et entourée de ses Eunuques, venoit à la fin du travail prendre part à nos jeux. Chacun s'efforçoit de mériter ses ap-

plaudissemens, et un petit présent qui étoit la suite. Les esclaves d'une même nation se joignoient ordinairement ensemble pour briller de concert aux yeux de la Patrone.

Jusques-là la bande des Espagnols l'avoit emporté sur les aurres. Un jeune Murcien leur avoit mérité la préférence, à l'aide d'une paire de castagnettes, dont il les excitoit à donner un peu plus de mouvement à quelque ennuyeuse sarabande. Je savois bien que j'avois dans mon flageoloit de quoi damer le pion à toutes les castagnettes d'Espagne; mais je n'osois m'en servir, tant j'appréhendois de tomber dans le cas où je m'étois trouvé chez mon premier Patron.

Malgré les efforts que nous autres François avions faits pendant deux jours pour mériter le prix, les Espagnols l'avoient emporté sur nous. J'en conçus un si violent dépit, que passant sur toutes considérations, j'avouai à ma Nation que j'avois un flageolet dont je jouois avec élégance. En même tems je tirai de ma poche l'instrument qui devoit porter la gloire du nom François à son dernier période. Peu s'en fallut que, dans l'excès de leur joie, mes camarades ne se proternassent devant moi comme devant l'Ange tutélaire de la France.

Mes amis, dit alors un enfant de Bordeaux, vous savez comme les gens du pays dansent; tenez-moi pour la Nation la plus

déshonorée de l'Assemblée, si demain, soutenu de l'instrument du Parisien, je ne fais mettre pavillon bas à ces vieillaques d'Espagnols. Oui, sandis, je les coule à fond.

Comme les entreprises les mieux concertées échouent souvent par trop d'indiscrétion, nous convîmes tous de garder un profond secret dans une occasion dont il devoit résulter tant d'honneur à la Patrie, et chacun retourna à ses fonctions.

Enfin arriva le bienheureux moment où nous devions briller aux yeux de Mirzala. Je n'ai jamais eu tant d'envie de rire, qu'en voyant les gestes admiratifs de la suite de la Patrone aux premiers sons dont je fis retentir les échos d'alentour. La Patrone elle-même fit un mouvement de surprise dont nous tirâmes un heureux augure. Mes Compatriotes se surpasserent, le Gascon, sur-tout, fit des sauts et des bonds si extraordinaires, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Démoniaque que pour un homme qui danse; d'ailleurs la consternation de nos rivaux avoit quelque chose d'aussi divertissant que la stupéfaction des Turcs.

Les François, de l'un et de l'autre sexe, danserent des menuets, ensuite des contredanses, qui avoient un air bien différent de celles qui n'avoient été accompagnées que de la voix. Enfin nous plûmes généralement, et nous remportâmes tout l'honneur et le profit de cette mémorable journée.

Il étoit bien raisonnable que le principal mobile d'un événement si glorieux reçût quelques marques de distinction. Mirzala me fit approcher, voulut voir mon flageolet, que je lui présentai avec cette mâle assurance que j'avois acquise auprès de Fakma. Après l'avoir examiné de tous côtés, elle me le rendit et m'ordonna d'en jouer. Quand elle eut goûté le plaisir de m'entendre pendant quelques momens, elle me fit retirer après m'avoir donné de sa belle main six Sultanins.

Notre victoire nous avoit rendus un peu insolens. Nous raillâmes les Espagnols, dont le flegme tint bon pendant quelque tems ; mais les vivacités qui échaperent au Gascon les mirent en fureur : ils nous firent la guerre sans la déclarer ; nous demeurâmes si surpris de leur brusque irruption, que nous fûmes d'abord mis en désordre et renversés. La honte de nous voir terrassés par des gens sur qui nous venions de remporter une victoire complette, ranima notre courage et nous fit faire, à coups de poing, des exercices dignes de la postérité la plus reculée.

Les Napolitains, les Messinois, charitables comme des Italiens, et les Anglois, depuis long-tems ennemis déclarés des deux partis combattans, nous auroient laissé tranquillement égorger, sans les Hollandois

qui s'exposerent aux coups pour nous séparer. L'acharnement étoit tel, qu'ils auroient eu de la peine à remplir leur charitable intention, si nos Gardiens ne s'en fussent aussi mêlé. Les cris dont s'animoient les combattans frapperent leurs oreilles ; ils ouvrirent la porte de l'espece de Bagne dans lequel on nous renfermoit la nuit ; et voyant de quoi il étoit qu'estion, ils eurent recours au bâton.

Telle est la vertu de cet arme entre les mains d'un Turc contre un Chrétien esclave ; que nous nous séparâmes de nous-mêmes aux premiers coups qui furent distribués. Malheur à qui ne put assez promptement trouver un asyle. La bonté de la Patrone tenoit depuis long-tems le bras des Gardiens suspendu ; mais le crime leur parut trop grave pour n'en pas déployer toute la vigueur, malgré les ordres contraires, dans une rencontre si criminelle ; les battans, les battus, les médiateurs et ceux qui avoient observé la neutralité, tous furent compris dans la correction.

Après que les Gardiens eurent amplement dédommagé leurs bâtons de l'oisiveté où ils avoient langui jusqu'à ce moment, les Italiens et les Anglois leur remontrerent, qu'ils avoient eu tort de les faire participans d'une recette si onéreuse, et qu'ils n'avoient pas mérité, puisqu'ils ne s'étoient mêlés de rien.

Comment ? chiens maudits, leur répondit-on en grossissant la recette, vous souffrez que les gens de votre Loi s'entr'égorgent sans vous y opposer ? Allez, ennemis du Prophete, vous mériteriez d'être empalés, pour votre peu de charité envers vos freres.

Cette remontrance qui, sans son commentaire, auroit été plus d'un Chrétien que d'un Turc, ne contenta pas ceux à qui elle étoit adressée. Les Anglois ne dissimulerent point leur mauvaise humeur contre nous, et les Italiens nous embrasserent fort cordialement, en attendant l'occasion de se venger.

Cependant le bruit de notre combat nocturne alla jusqu'aux oreilles de la Patrone ; elle voulut en savoir la cause. Comme j'étois celui qu'elle avoit remarqué avec le plus d'attention, elle ordonna de me faire passer dans son appartement. J'y entrai saisi d'une frayeur, que les hideux Eunuques qui m'entouroient ne purent dissiper par leurs discours. Je savois assez l'usage Turc, pour ne pas ignorer qu'on me faisoit commettre un crime digne du dernier supplice, en m'introduisant dans l'appartement secret de la sœur de Sa Hautesse.

Mirzala, qui s'apperçut de ma frayeur à travers son voile, m'en ayant demandé la cause, je ne feignis point de la lui avouer. Elle rit de ma crainte et m'ordonna de lui

raconter le sujet de notre querelle ; ce que je fis le plus succinctement qu'il me fut possible, afin de sortir plus vîte de ce terrible lieu. La femme d'Ibrahim, qui parut m'écouter avec bonté, me renvoya après m'avoir recommandé de prêcher l'union à mes Compagnons.

J'avois à peine fait quelques pas hors de son appartement, accompagné de mes vilains Introducteurs, lorsqu'une esclave voilée, courant après nous, me fit rentrer seul auprès de sa Maîtresse, en dépit des Eunuques, qui grommelerent entre leurs dents quelques mots que je ne pus distinguer. Je trouvai Mirzala le visage seulement découvert ; elle me demanda gracieusement si le soir nous continuerions nos jeux. Je lui répondis, en baissant modestement les yeux, que ses esclaves se forceroient de mériter ses attentions, tant qu'ils croiroient ne pas l'ennuyer. Elle se leva de dessus les carreaux où elle étoit assise les jambes croisées ; et après avoir parlé bas à l'esclave qui m'avoit introduit, elle passa dans un autre appartement, en me lançant un regard, où M. le Joueur de flageolet crut remarquer quelque chose de favorable pour lui.

L'esclave, en me reconduisant, approcha sa bouche de mon oreille, et me dit, de la part de sa Maîtresse, que je me donnasse

bien de garde de dire, à qui que ce fût, que j'avois vu Mirzala à visage découvert. Je compris dans le moment la grandeur de la faveur et la conséquence de l'avertissement. Les Eunuques, qui me reconduisirent, m'ayant demandé le sujet qui m'avoit fait rentrer, je leur répondis, avec le plus d'ingénuité que je pus affecter, que la Patrone m'avoit recommandé de préparer mes camarades à lui donner le soir un divertissement dans le goût de celui de la veille.

Comme on n'avoit pas fait un mystere de mon entrée dans l'intérieur du Haram, je dis à tous mes Co-captifs ce que je supposois que la Patrone m'avoit ordonné, et j'ajoutai en secret à mes Compatriotes, que Mirzala comptoit sur nos attentions à contribuer au seul plaisir qu'elle sembloit vouloir se donner.

Le Gascon, qui s'attribuoit sans façon tout l'honneur du jour précédent, se constitua, de son autorité privée, l'Odonnateur des fêtes que demandoit la sœur du Sultan. Il est vrai qu'il s'y entendoit mieux que pas un de nous. Il étoit Chirurgien du vaisseau sur lequel il avoit été pris; son éducation n'avoit pas été négligée comme celle des autres esclaves, qui n'étoient que de pauvres Matelots. D'un consentement unanime, nous lui remîmes la disposition

de toutes choses ; il s'en acquittoit de façon, que la compagnie Françoise remportoit chaque jour de nouveaux avantages sur les Bâteleurs, ses concurrens.

Cependant le Grand-Seigneur revint à Constantinople, et Ibrahim avec lui. Celui-ci vint à Scutari ; après avoir rendu ses devoirs à la sœur de Sa Hautesse, il s'informa poliment des plaisirs dont elle avoit joui pendant son absence. On lui en fit une relation circonstanciée, où je ne fus pas oublié. Ibrahim eut pour ma personne, et pour mon instrument, la même curiosité qui piquoit tous ceux qui entendoient parler de nous : j'eus l'honneur de fredonner devant lui. Il pria Mirzala de permettre que les Habitantes de son Haram particulier pussent jouir du même plaisir pendant quelques jours, et sa priere fut exaucée. Nous partons pour Constantinople, où je comptois briller, bien loin de pressentir le sort qui m'y attendoit.

Le Janissar-Agazi me fit entrer seul dans un lieu secret de son Palais. Là, faisant briller à mes yeux son large cimeterre : Prépare-toi à mourir, me dit-il d'une voix terrible, si tu ne m'avoues ce qui s'est passé en secret entre Mirzala et toi le jour qu'elle t'a fait entrer dans son appartement : je ne pus qu'à peine entendre ces dernieres paroles, une horrible frayeur me fit tomber

dans un évanouissement, dont je ne sortis que pour me voir dans un profond cachot.

Entiérement revenu à moi-même, je me livrai aux plus douloureuses réflexions. J'avois vu la mort face à face, et je ne la méritois pas. Il étoit vraisemblable de croire que je n'en étois pas encore quitte, et je conjecturai, que puisqu'Ibrahim ne m'avoit pas sacrifié à sa jalousie pendant l'abandon de mes sens, sa fureur me réservoit aux plus cruels supplices.

Je crus toucher aux derniers instans de ma vie, quand il me fit venir une seconde fois devant lui; ses yeux étinceloient de rage. Hé bien, me dit-il en bégayant de colere, m'avoueras-tu, maudit Giaour (1), pourquoi Mirzala a voulu te parler en secret? Seigneur, lui répondis-je, en baisant la pousssiere de ses pieds, ton esclave n'a paru devant elle que par ses ordres et à la vue de tes Eunuques. Je le sais, répondit-il, mais j'ai aussi appris qu'elle a fait retirer les Gardiens de son honneur pour te parler en particulier; qu'as-tu fait dans ce moment? Avoit-elle son voile baissé, ajouta-t-il, avec de nouvelles marques de fureur?

---

(1) Infidele.

A cet interrogatoire, je compris, malgré ma frayeur, la nécessité du secret qui m'avoit été recommandé sur l'article, et toujours prosterné aux pieds de l'Aga, je lui répondis, qu'il savoit bien que les yeux d'un misérable esclave n'étoient pas faits pour contempler la face lumineuse d'une Houri. Cette réponse parut l'adoucir et je me croyois déja hors d'affaire, quand il frappa de ses mains l'une dans l'autre. A ce signal entrerent six esclaves, dont deux me renverserent sur le dos, deux autres passerent mes jambes dans la Falaca (1), et les derniers me déchargerent sous la plante des pieds, deux cents coups de bâton, que le Patron, à qui le diable puisse les rendre quelque jour au centuple, se donna la peine de comp-

(1) La Falaca est un morceau de bois long de quatre ou cinq pieds. Il y a au milieu deux trous par où l'on fait passer les jambes du patient. Deux hommes les tiennent étroitement attachées l'une à l'autre avec des cordes; un ou deux autres hommes frappent sur la plante des pieds, avec des bâtons ou nerfs de bœuf, larges par le bout de six à sept pouces. Nota, que les esclaves, qui font cette exécution, seroient mis à la place du patient, s'ils y alloient de main-morte.

fer lui-même sur son Thébhuch (1), avec une gravité que les cris épouvantables que je poussois ne purent lui faire perdre.

Ibrahim se retira après cette exécution. Elle ne dura qu'environ trois quarts d'heure, qui me parurent trois siecles. J'aurois aussitôt marché sur la pointe des cheveux que sur les pieds. Les exécuteurs de ses ordres me porterent dans une Sayque, qui ramena à Scutari le joueur de flageolet, avec aussi peu d'envie de danser, que de se servir de son maudit instrument.

---

(1) Le Thébhuch est une espece de chapelet composé de 90 grains d'égale grosseur. Les Turcs le portent pendu à leur ceinture. Ils le divisent en trois parties de trente grains chacune ; ils disent sur une de ces parties trente fois Soubhan lallah. Dieu est louable. Sur la seconde Ellamd lallah. Gloire à Dieu. Et sur la troisieme Allah écher. Dieu est grand. Le Thébhuch est un des principaux ornemens des hommes, et leur plus précieux joyau. On en a vu valoir des sommes très-considérables. Quand un Turc a juré sur son Thébhuch, il est cru à son serment, s'agit-il même du salut de l'Empire ; mais si l'on reconnoit qu'il ait juré à faux, on lui fait souffrir le plus cruel des supplices ; c'est d'être pilé tout vif dans un mortier de marbre qui est à la porte du Serrail.

Le bruit d'un châtiment que je n'avois pas encore mérité, se répandit bientôt dans la maison. Le Chirurgien Gascon, après avoir visité mes blessures, les bassina avec du vinaigre. Ce remede, dont l'application n'est pas moins douloureuse que la cause qui l'exige, est souverain contre la gangrene. On m'avoit mis proche du Bagne dans un petit réduit, où je demeurai pendant près d'un mois que je fus hors d'état de rendre aucun service.

Le Patron venoit à son ordinaire faire sa cour à sa femme, et mes camarades me disoient qu'ils ne s'appercevoient pas qu'il fût question de moi plus que d'un autre. La part que j'avois eu du prix de nos danses, et les sultanins de Mirzala, servirent beaucoup à accélérer mon entiere guérison. Alors je repris mes anciennes fonctions.

Une nuit que, retiré dans la petite célulle où j'avois passé le tems de mon indisposition, et dans laquelle on m'avoit laissé, je ne sais à propos de quoi ; une nuit, dis-je, que je comparois les plaisirs que j'avois pris jusqu'à satiété chez le bon Oïga, et les tribulations que j'essuyois chez Ibrahim, j'entendis heurter doucement à ma porte. Après que je l'eus ouverte aussi doucement qu'on y avoit frappé, une voix me dit, car je ne voyois personne, suis-moi en silence, et ne crains rien si tu es discret. Cette façon mys-

térieuse sentoit trop le bâton ; pour que je ne résistasse pas d'abord à ce que l'on me commandoit ; c'est pourquoi je ne marchai qu'après m'être fait tirailler, et qu'on m'eut juré, par le Temple de la Mecque, qu'il y avoit toute sûreté pour ma personne, si je savois me taire.

La voix qui m'exhortoit à prendre courage, appartenoit à un corps qui, après m'avoir fait traverser les cours, une grande partie du jardin, m'introduisit dans un lieu où l'on me banda les yeux. Je ne consentis qu'avec répugnance à me soumettre à ce cérémonial qui me paroissoit de mauvais augure ; mais il n'étoit plus tems de reculer. Après avoir fait plusieurs tours dans différens appartemens, on fit asseoir l'aveugle malgré lui, sur des carreaux fort douillets : on le laissa réfléchir pendant un petit quart d'heure sur une aventure qui avoit tout l'air d'en être une amoureuse.

J'entendis ouvrir une porte, et presqu'aussi-tôt je sentis quelque chose à mes côtés. Je n'avois pas l'usage de la vue ; mais mes mains suppléant à ce défaut, je m'apperçus bientôt que j'étois avec une femme qui n'avoit presque point d'habillement.

Comme l'aveuglement du corps n'avoit pas passé jusqu'à l'esprit, il me fut facile de comprendre de quoi il étoit question ; et je me disposois d'atteindre au but, où il me

sembloit que j'étois attendu, quand une réflexion cruelle me plongea dans une entiere léthargie de mon corps.

J'avois été introduit avec trop de mystere et de facilité dans le lieu où je me trouvois, pour ne pas conjecturer que tout devoit y obéir à mon conducteur. Or, ce pouvoir sans borne ne pouvoit être émané que de celui d'Ibrahim, ou de Mirzala. Et s'il étoit vrai, comme je n'en doutois pas, que je fusse entre les bras de la derniere, l'Aga, qui avoit su le secret de la premiere entrevue, pouvoit fort bien être déja instruit de celle-ci par le même canal. Il étoit vraisemblable de croire, et qu'il saisiroit volontiers une occasion si favorable de répudier une femme qu'il n'aimoit pas, sans que le Sultan pût y trouver à redire, et qu'il me feroit porter la peine due à mon crime.

Si l'on brûloit vif un Esclave surpris en commerce amoureux avec une simple Turque, que n'auroit-on pas fait au Galant de la sœur de Sa Hautesse.

Un engourdissement subit étoit la suite d'une réflexion si naturelle.

Vainement la Dame, qui me pressoit dans ses bras, essayoit de ranimer le feu dont elle n'avoit vu qu'une lueur passagere : rien n'étoit capable d'appaiser chez moi un tremblement universel. Ses soupirs ardens, ses baisers tout de flamme, ne purent

effacer de mes esprits l'image de la mort cruelle dont j'avois déja senti les avant-courcurs. Enfin, lassée de prodiguer inutilement à un marbre les caresses les plus vives, elle se retira d'auprès de moi en poussant un profond soupir.

On vint me reprendre un moment après pour me reconduire à la porte de ma cahute, où je me renfermai, l'esprit et le corps dans une agitation difficile à exprimer. Je me donnai long-tems la torture pour deviner qui pouvoit être l'objet dont j'avois si mal reconnu les transports. Je ne connoissois de Mirzala que le visage, encore ne l'avois-je vu qu'un instant; et le voile épais dont elle avoit toujours été couverte dans les autres occasions, ne m'avoit laissé que la liberté de juger confusément de sa taille. J'ignorois donc si elle étoit belle à la Turque ou à la Françoise; et supposé que j'eusse eu cette connoissance, je n'aurois pu décider si c'étoit elle ou une autre qui m'avoit prodigué tant de caresses infructueuses, puisque le trouble de mes sens n'avoit pas permis à mes mains de parcourir les beautés qui s'étoient trouvées à ma discrétion.

Il étoit pourtant probable que ce ne pouvoit être que la Patrone. Quelle autre, que la sœur du Monarque Ottoman, auroit pu me faire parvenir si facilement dans un lieu inaccessible à tout ce qui est réputé

véritablement homme ? Aucune des femmes de sa suite n'auroit osé seulement concevoir l'espérance d'endormir les Monstres qui veillent sans cesse à la conservation des trésors qu'on leur a confiés. C'étoit donc Mirzala à qui mes frayeurs avoient fait passer si tristement des momens qu'elle comptoit sans doute mieux employer.

Je passai huit jours sans remarquer rien qui pût éclaicir ou dissiper mes doutes ; mais la nuit du huitieme, on vint me reprendre en observant les mêmes cérémonies. Je me laissai conduire avec beaucoup de docilité, et plus encore de hardiesse. J'avois banni toute crainte de mon ame. Je suivois mon guide avec d'autant plus de sécurité, que pendant cet intervalle, il ne m'étoit rien arrivé de sinistre, comme cela auroit été immanquable, pour peu qu'Ibrahim eût eu connoissance de mon aventure. Je marchois plein d'ardeur et de zele, bien résolu de me dédommager avec la femme de l'Adonner, sans penser que j'allois peut-être en chercher d'autres, ou quelque chose de pire.

Je me hâtai de réparer ma faute passée d'une maniere qui nous satisfaisoit également la Dame et moi ; et j'assouvis ma haine contre Ibrahim avec toute l'ardeur qu'une longue abstinence et un vigoureux tempérament me purent fournir.

Que la vengeance est douce en ces momens ! J'aurois souhaité pouvoir en égaler les marques au nombre des coups que j'avois reçu ; et ma compagne, à ce qu'il me paroissoit, auroit bien été de cet avis.

Mais, hélas, foibles vermisseaux que nous sommes ! pourquoi la nature en ne mettant point de bornes à nos desirs, nous a-t-elle donné si peu de forces pour les satisfaire ?

Je reposois doucement entre les bras de la Dame, quand le Ministre de nos plaisirs vint m'en arracher. Je pris le chemin de mon grabat sur lequel je m'endormis si profondément, que je donnai la peine à un gardien de venir m'éveiller. Comme il n'étoit pas accoutumé à prendre ce soin, il s'en acquitta un peu brutalement, c'est-à-dire, qu'il me donna quelques soufflets.

Ah ! misérable mécréant, dis-je alors en moi-même, oses-tu bien porter tes mains profanes sur une face que la sœur de ton Empereur a couverte de ses baisers ?

Un Eunuque qui passoit par hasard en cet endroit, et qui me vit maltraiter, reprit aigrement le gardien, de ce qu'il me frappoit ; malgré les défenses de la Patrone. Ces Messieurs sont fort respectés des valets. Celui-ci lui dit, pour s'excuser, que j'étois un paresseux qu'on ne pouvoit faire travailler autrement. Laissez reposer cet esclave, s'il en a besoin, lui répondit la figure d'hom-

me, n'en avez vous pas assez d'autres ? il en sera plus en état de supporter l'ouvrage dont on le chargera. Le gardien baissa la tête, et s'en alla sans répliquer. Je remerciai l'Eunuque de sa charité, et sans profiter de la permission qu'il sembloit me donner, je me rangeai à mon devoir.

Lorsque je faisois réflexion au procédé de mon Protecteur avec le gardien, et que je pesois ses dernieres paroles, il me sembloit que c'étoit mon conducteur nocturne, et que son attention pour mon repos, étoit une suite des ordres de Mirzala. Il ne falloit pas être grand clerc pour deviner le motif de cette tolérance ; et je ne doutai plus de mon entrevue avec la femme de l'Aga des Janissaires.

Un Italien qui se seroit trouvé à ma place auroit publié l'affaire, pour rendre sa vengeance plus complette, sans craindre les risques qu'il y avoit à courir ; et moi, eu égard à ces mêmes risques, je ne jugeai pas à propos de porter au cœur d'Ibrahim un coup si sensible. Je me contentai seulement de prendre avec sa femme et de lui donner autant de plaisir, que la bastonnade m'avoit causé de douleur. Quelques jours après ma derniere aventure, je fus pleinement éclairci de mes doutes au sujet de l'objet de mon ardeur.

Mon silencieux Mercure vint me chercher à

à l'ordinaire, et sans observer la circonstance de me bander la vue, il me fit entrer dans un appartement à demi-éclairé. Là, je le reconnus pour l'obligeant Eunuque qui avoit pris mes intérêts contre le gardien. Il se retira, après m'avoir recommandé le silence, en mettant le doigt sur la bouche.

A peine fut-il sorti, que je vis venir à moi une grande personne, que la foible lumiere qui nous éclairoit, me fit paroître encore plus jaune qu'elle n'étoit. Sa couleur n'étoit pas analogue à celle qui s'empare d'une fille ennuyée du célibat. C'étoit une Jonquille pâle, qui, après un mûr examen, avoit quelque chose de fort agréable à la vue; d'autant plus qu'un vermillon naturel, répandu sur les levres et les joues de cette Esclave, perçoit à travers cette couleur, et donnoit à son visage un éclat qui ne frappoit pas moins les yeux par sa vivacité, que par la nouveauté de l'objet.

Ces observations ne furent pas l'ouvrage du premier instant; mais comme j'ai eu depuis quelques occasions de la revoir, le loisir de les faire ne m'a pas manqué.

Cette fille étoit de Visapour (1), où il

(1) Royaume dans le Décan, vers la côte Occidentale de la presqu'Isle de l'Inde, au-deçà du Golfe de Bengale.

BAYERISCHE STAATS BIBLIOTHEK MÜNCHEN

s'en trouve quelquefois de cette couleur ; elle leur est aussi naturelle que le noir aux Africaines.

Je reculai deux pas à son aspect, et déja je me repentois d'avoir donné tant de marques de tendresse à une pareille figure, lorsqu'elle s'approcha de moi d'un air riant. Venez, me dit-elle à l'oreille, je vais vous conduire à l'heureuse Mirzala. A ces mots je suivis la Jonquille, qui me fit traverser plusieurs appartemens en me serrant la main avec une action dont elle portoit l'explication dans ses yeux. Nous nous arrêtâmes dans un lieu mieux éclairé que les autres, où elle me dit que je devois attendre sa Maîtresse qui sortoit du bain.

Je m'occupai, pour m'amuser, à considérer ma nouvelle introductrice ; elle étoit grande et extrêmement bien faite. Quoique ce ne fût pas une beauté, son visage avoit quelque chose de si délicat, que j'oubliai pendant un moment que je n'étois pas venu là pour elle. J'achevai de me perdre, quand par hasard ou autrement, la Simarre (1)

(1) La Simarre, qui est une espece de chemise de taffetas sans manches, et toute ouverte par-devant, se met ordinairement sur la peau. Les Turcs ne portent presque point de linge ; de là vient qu'ils se baignent si souvent.

dont elle étoit couverte, s'ouvrit, et me fit découvrir des beautés que je ne m'attendois pas à voir. J'allois profiter des leçons de Fakma, qui m'avoit guéri de ma timidité auprès de son sexe, quand Mirzala se fit entendre.

Alors la belle Jonquille se rajustant, me fit entrer dans un appartement où je trouvai la Patrone couchée sur une pile de carreaux, qui composoient une façon de lit.

Les Musulmans, qui ne connoissent en cette vie d'autres plaisirs que ceux des sens, apportent tous leurs soins à goûter les douceurs de l'amour dans toute l'étendue de la sensualité qui semble être née avec les Orientaux; et comme les habits forment quelquefois un obstacle embarrassant, les plus voluptueux ont prix le parti de s'en dépouiller entiérement, malgré l'étroite défense (1), pour être plus à leur aise. Aussi ont-ils imaginé une façon de vêtement si commode, qu'un Turc est deshabillé et revêtu en deux secondes. Je ne doute pas que la volupté n'ait autant et plus de part à cette façon de se vêtir, que la nécessité de faire suivant leur Loi de fréquentes ablutions.

(1) Mahomet prononce anathême contre ceux qui se laissent voir nuds, et contre ceux qui les regardent.

Mirzala, que je reconnus sans peine, étoit donc dans un état où je me vis bientôt moi-même par les soins de l'aimable Jaune, qui se retira, emportant avec elle mes habits sans que je m'en apperçusse.

La femme d'Ibrahim avoit la peau d'une blancheur éblouissante. J'ai dit qu'elle sortoit du bain : cette propreté lui avoit donné une fraîcheur qui ne paroissoit altérée que par la violence de ses desirs. Elle me tendit les bras d'un air si engageant, que je m'y précipitai avec une ardeur que rien ne pouvoit égaler que la sienne; nous fûmes dans un instant au milieu des plaisirs.

Mirzala étoit une beauté Turque ; on ne pouvoit en la voyant, attribuer l'indifférence de son époux, qu'à la contrainte respectueuse où il devoit toujours être avec une femme d'une naissance si distingué ; peut-être aussi avoit-il le goût des Espagnols, qui n'en veulent qu'aux beautés décharnées.

Le visage de ma Patrone ne lui faisoit pas tout-à-fait tant d'honneur que le reste ; ç'auroit été une beauté enchanteresse, si elle avoit eu un peu moins d'embonpoint ; ce qui la faisoit paroître petite, quoiqu'elle fût de la belle taille des femmes ; ses cheveux étoient d'un noir de jayet ; elle avoit les yeux petits et vifs. Sa bouche étoit un peu grande, mais ses levres, que le feu qui la consumoit intérieurement, rendoit un

peu seches quoique vermeilles, ne s'ouvroient que pour faire voir deux rangs de perles Orientales, mieux arrangées par la nature, que n'eût pu faire l'art du plus habile Dentiste, c'est-à-dire, sans hyperbole, qu'elle avoit la bouche fort bien meublée. Ajoutez à cela une action tendre, qui, répandue sur ses plus légers mouvemens, me faisoit souvent déplorer l'insuffisance qui m'empêchoit d'y répondre.

Dans un de ces momens où la nature est forcée de se reposer pour agir ensuite avec plus de vigueur, Mirzala me fit une espece de confidence des sujets de chagrin que lui donnoit son époux ; il étoit si nonchalant à son égard, que depuis deux ans que le Sultan les avoit unis, elle n'avoit pas joui, à beaucoup près, de tant de félicité qu'elle en avoit goûtée avec moi, depuis qu'elle m'avoit à son service.

Ce vil esclave, disoit-elle, partage toute son attention entre les siennes et un jeune Géorgien, dont il a fait son Mosayp (1). Elle m'avoua ensuite avec beaucoup d'ingénuité, qu'elle avoit déja trouvé occasion de se consoler des froideurs de l'Aga avec un Esclave Suisse, qui avoit obtenu sa liberté pour prix de ses services. Je te promets aus-

(1) Un Ganimede.

si la tienne, ajouta-t-elle ; mais il faut la mériter par ton attachement. (1)

Je conclus, de cet aveu de Mirzala, qu'elle étoit une petite hypocrite ; mais cela ne m'empêcha pas de travailler comme un Suisse à gagner ma liberté.

J'instruisis ma Patrone des suites qu'avoit eu le voyage qu'Ibrahim m'avoit fait faire à Constantinople. Je sais, me dit-elle, que ce Cachpézéné (2) t'a fait donner la bastonnade. Comme je me suis douté du sujet de ce mauvais traitement, je n'ai pas paru m'en mettre fort en peine, pour te soustraire à

---

(1) C'est à Mahomet qu'il faut s'en prendre, si l'on trouve tant de facilité à s'introduire dans les bonnes graces des Turques. En les privant de son Paradis, et leur supposant une ame mortelle, ce Législateur leur a ouvert une porte à l'incontinence : quand je mourrai, dit une Turque, tout mourra avec moi. Je n'ai à craindre dans une autre vie ni récompenses ni châtimens ; jouissons donc dans celle-ci de tout ce qui peut nous la rendre plus agréable. Aussi font-elles ; et cette façon de penser, jointe à l'extrême contrainte où leurs maris les retiennent, ne contribue pas peu à leur faire quelquefois tout risquer pour satisfaire leurs desirs.

(2) Fils de P.

une vengeance plus cruelle (1). Ce fut, lui répondis-je, l'idée de cette vengeance qui me rendit si froid la premiere fois que je fus introduit ici pendant la nuit; et je ne suis pas encore, ajoutai-je, entiérement revenu de ma frayeur.

En effet, dans le moment que je parlois, je fis de si vilaines réflexions sur les suites que pouvoit avoir mon aventure, que Mirzala qui s'en apperçut, justement dans un instant critique, s'efforça de dissiper mes craintes, en me ranimant du geste et de la voix.

Ne crains rien, me disoit-elle, pour une vie qui ne m'est pas moins chere que la mienne. Corcut, mon Eunuque, et Charmen (2), ma fidelle Jaune, veillent à la conservation de tes jours. Quant à moi, je plongerai plutôt un poignard dans le sein du traître Ibrahim, que de souffrir qu'il te soit fait la moindre insulte.

---

(1) Ce que Mirzala dit ici, ce qu'elle a dit ci-devant, et ce que les autres Turques diront par la suite, n'est pas précisément exprimé dans les mêmes termes dont elles se servoient en me parlant. Je supprime autant qu'il est possible les épithetes et les tournures des phrases orientales, qui ne serviroient peut-être qu'à embrouiller ma narration.

(2) Charmen signifie Fleur de safran.

Il fallut bien me rendre à ces raisons, et d'ailleurs la liberté est si désirable, que, dans la situation où j'étois, je crus ne pouvoir trop faire pour la mériter.

Charmen vint avertir la Patrone qu'il étoit tems de me faire retirer, et je sortis d'auprès de Mirzala, qui me régala d'un petite bourse de sequins (1). Je demeurai fort étonné de ne point trouver de poche pour serrer mes especes, et déja je cherchois mes habits avec inquiétude, quand la Jaune me dit en souriant, qu'elle alloit me les faire retrouver dans la chambre prochaine, où je la suivis.

La belle Jonquille aida gracieusement à m'habiller. Il paroissoit à ses yeux qu'elle auroit volontiers souffert que je lui eusse dit quelque chose; mais j'avois tant parlé à Mirzala, que je n'étois pas en état de fournir à une nouvelle conversation.

Charmen me remit entre les mains de Coreut, qui me reconduisit jusqu'à ma porte. Là, je le priai d'accepter le présent que j'avois reçu de notre Patrone, ce qu'il fit sans trop de façons. Pour reconnoître en quelque sorte ma générosité, il me recommanda fort affectueusement une discrétion qui nous mettoit l'un et l'autre en sûreté.

---

(1) Même monnoie que les sultanins.

Cette libéralité de ma part, envers un homme qui auroit vendu Mahomet à beaux deniers comptans, étoit la suite d'un conseil que Charmen m'avoit donné en particulier. Après avoir pris peu de repos en comparaison de mes fatigues, je me remis assez tristement au travail.

Je faisois malgré moi de funestes réflexions. Je ne me croyois pas, à beaucoup près aussi en sûreté que Mirzala avoit voulu me le persuader. Ses transports amoureux me flattoient agréablement; mais je ne l'étois point du tout des suites d'un commerce qui pouvoit être découvert avant que j'eusse accompli l'œuvre ds ma liberté. J'étois perdu au plus léger soupçon qu'Ibrahim eût pu concevoir; et quoi que m'eût dit sa femme, j'aurois fort bien pu être expédié, avant qu'elle en eût eu la moindre connoissance. De quelle utilité m'auroit été après celá la vengeance qu'elle auroit tirée de mon supplice.

Je n'étois nullement curieux qu'on dît de moi après ma mort; que *** avoit été brûlé ou empalé, pour avoir eu le bonheur de mêler son sang à celui de l'Empereur Ottoman.

Ces tristes idées me plongeoient quelquefois dans un abattement, que mes compagnons attribuoient à mon esclavage; et celà étoit fort naturel.

Corcut, cet Eunuque si recommandable par sa fidélité envers son Patron et son dévouement aux plaisirs d'autrui, me donnoit souvent en secret, et de la part de Mirzala, de l'argent dont je lui cédois toujours la moitié. J'en faisois aussi part à nos gardiens. Rien n'est plus propre à amolir un cœur Turc que ce métal; ils sont, sur-tout ceux du bas peuple, d'une avarice que rien ne peut assouvir. J'employois le reste de mon argent à soulager ma misere et celle de mes Camarades, à qui je disois que mes parens me le faisoient tenir par la voie de M. l'Ambassadeur, en attendant qu'ils se fussent mis en état de payer ma rançon.

J'avois, par le conseil de Mirzala, mis ma liberté à prix: Ibrahim l'avoit fixé à quatre bourses, que sa chaste épouse m'avoit promis de donner, quand je les aurois méritées.

Cette condition, qui découvroit la passion dominante de la sœur de Sa Hautesse, m'avoit déplu au point que j'avois beaucoup rélâché de mon ardeur: de sorte que, suivant son calcul, j'aurois été esclave encore une vingtaine d'années, sans qu'elle eût cru avoir retiré l'intérêt de son argent. Des vues si sordides la déshonoroient le plus souvent dans mon esprit; mais sa beauté lui rendoit presqu'aussi-tôt mes bonnes graces.

La bénignité que l'hypocrite affectoit d'avoir pour ses esclaves en général, avoit un but particulier pour quelques-uns d'entr'eux. Le Suisse avoit eu des substituts, et l'on m'en donnoit aussi. Il est vrai que Charmen, qui m'apprit par la suite le petit détail des échapées de sa Maîtresse, m'assura que nous avions cet avantage sur les autres, le Suisse et moi, qu'aucun de ceux à qui Mirzala avoit accordé ses bonnes graces, n'avoit jamais su à qui il avoit rendu service.

C'étoit moins pour éviter le désagrément d'être en même lieu avec des rivales indignes d'elle, que pour être en liberté de vivre à sa fantaisie, que la compagne d'Ibrahim s'étoit retirée dans la solitude de Scutari.

Cependant le tems du Ramazan (1) arri-

---

(1) Le Ramazan est le Carême des Turcs; il leur est alors défendu de boire, de manger, de fumer, et de coucher avec leurs femmes, depuis le point du jour jusqu'à soleil couché, qu'ils se dédommagent de toutes ces abstinences. Les affaires se font pendant la nuit, et on dort tout le jour. Les Turcs croient que pendant le mois que dure le Ramazan, les portes du Paradis sont ouvertes et celles de l'Enfer fermées. Boire

va, et Mirzala, qui avoit aussi peu de respect pour Mahomet que de foi pour ses Dogmes, me faisoit boire du vin, dont elle usoit aussi malgré l'expresse défense (1).

---

du vin pendant le tems que le soleil paroît sur l'horizon, est un crime qu'un Mahométan ne peut expier que par la mort. On cite ordinairement pour exemple, un certain Méhémet Célim, à qui on fit avaler du plomb fondu, pour avoir été trouvé ivre dans les rues de Constantinople pendant le Ramazan de l'année 1713. Les Turcs poussent si loin l'attention à ne point boire pendant ce tems, que même en se baignant, ils observent de ne pas mettre la tête dans l'eau, de peur qu'il n'en entre quelque goutte dans leurs corps par la bouche, le nez ou les oreilles. Cette précaution ne suffisant pas pour les femmes, il ne leur est pas permis de se baigner dans ce tems-là.

(1) Les femmes Turques sont volontiers indévotes; et quand on leur reproche leur peu d'attachement à la Loi du Prophete, elles disent assez sans façon, qu'elles ne se croient pas obligées d'exécuter, à la rigueur, ce que leur a commandé un homme, qui a donné à son Chat la préférence sur elles, en le mettant dans son Paradis, dont il les a exclues. C'est qu'elles ignorent ou feignent

Elle

Elle avoit remarqué que l'usage modéré de cette liqueur, ne nuisoit pas à ses plaisirs. Et comme de ma part j'étois bien sûr de n'avoir jamais rien à démêler avec le Pro-

---

d'ignorer, que ce vénérable Chat étoit un Virtuose. Voici un trait de son histoire. Le Minet du Prophete étoit un jour couché sur une manche pendante de la veste de son maître, et il y méditoit si profondément sur un passage de la Loi, que Mahomet, que l'heure appelloit à la priere, n'osant le tirer de son extase, coupa la manche de sa veste. A son retour, il trouva son Chat qui revenoit de son assoupissement extatique, et qui, voyant sous lui la manche que Mahomet avoit coupé, connut l'attention de son maître pour lui. Il se leva pour lui faire la révérence, dressa sa queue, et plia son dos en arc pour lui témoigner plus de respect. Mahomet, qui comprit à merveille ce que cela signifioit, assura au saint homme de Chat une place en Paradis. Ensuite, lui passant trois fois la main sur le dos, il lui imprima, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber sur cette partie. De-là vient que les Chats se trouvent toujours sur leurs pattes. J'ai souvent entendu de vénérables Turcs faire très-sérieusement ce conte, qu'il seroit dangereux de tourner en ridicule en leur présence.

phete, je buvois sans scrupule d'un excellent vin de Cypre (1), versé par une main et dans des instans qui auroient fait transgresser les plus doux préceptes de l'Alcoran au plus zélé des Musulmans.

Ce fut ainsi que nous passâmes ce tems de pénitence. Je comptois bien me reposer pendant la fête du Bajram (2) que Mirzala devoit passer dans le Serail du Grand Seigneur ;

---

(1) L'excellence des vins de cette Isle fut ce qui engagea Selim II d'en faire la conquête sur les Vénitiens en 1571, à la persuasion de Jean Michès, Portugais de race Juive.

(2) Le Bajram suit le Ramazan comme notre Pâque suit le Carême. Cette fête, qui est annoncée par le bruit du canon et des trompettes, dure trois jours. Les Grands de la Porte, qui se trouvent à Constantinople, s'assemblent dans le Serrail pour rendre en cérémonie leurs respects au Grand Seigneur, qui leur donne un magnifique dîner, et une veste de marte zibeline à seize des plus considérables d'entr'eux. Les Sultanes du vieux Serrail viennent visiter celle du grand, et se réjouissent avec elles pendant ces trois jours de jubilation. La canaille alors ne garde plus de mesures. Ils s'enivrent la plupart, et courent les rues comme des furieux.

mais Charmen avoit pris d'autres arrangemens. Cette aimable fille vint pendant la nuit du premier jour de la fête, me trouver dans mon petit domicile. Je fus également surpris et charmé de la reconnoître à la voix. Après m'avoir briévement dit, qu'elle avoit à son tour gagné Corcut, qui avoit obligeamment pris la peine de la conduire jusqu'à ma loge, moyennant finance, elle ajouta d'un ton plus modeste, qu'ayant conçu pour moi une passion violente, elle avoit tout risqué pour me la faire connoître.

Il y auroit eu de la barbarie à ne pas répondre aux avances d'une pauvre esclave qui dépensoit son argent pour me prouver sa tendresse. J'ai toujours eu beaucoup de commisération pour les souffrances du sexe; et je les ai soulagées autant qu'il a été en mon pouvoir. Je fus si flatté de l'impression

---

Les honnêtes gens n'osent y paroître, parce que ces forcenés frappent sans aucun égard ceux qu'ils rencontrent. Le Grand Seigneur même ne seroit pas à couvert de leurs insultes, s'il sortoit du Serail pendant ce tems. Si les plus raisonnables se divertissent dans leurs maisons avec moins de fracas, ce n'est pas avec plus de sobriété. Les Turcs ne font à la fin de leur Carême, que ce que l'on fait ailleurs avant de le commencer.

que mes attraits avoient fait sur le cœur de Charmen, que je la tirai avec une douce violence auprès de moi, dans l'intention de lui faire comprendre, que je n'avois pas l'ame aussi dure que l'étoit le grabat où je reposois.

Satisfaite de me voir répondre à son attente, la belle Jonquille prit place à mes côtés; et sans me prévenir, à l'exemple de sa Maîtresse, par des discours et des caresses emportés, elle attendit en patience les effets réels de la passion que je l'assurai d'avoir conçu pour elle, la premiere fois qu'elle s'étoit offerte à mes regards.

Je trouvai dans la possession de Charmen une difficulté que je n'avois pas rencontré chez la femme de Méhémet, ni avec Mirzala. Mais loin d'en être rebuté, mon ardeur augmentant, je franchis ce doux obstacle, qu'on recherche toujours avec tant d'empressement, et que l'on trouve si rarement.

Charmen soutint mes efforts, en soupirant moins de la douleur qu'ils lui causoient, que de l'excès du plaisir qu'elle ressentoit. Il n'est jamais si flatteur, que lorsqu'il est précédé d'une légere peine.

L'aimable Jonquille n'avoit ni les vivacités de Fakma, ni les transports lascifs de Mirzala. C'étoit une tendre langueur que ses soupirs, plutôt que son action, fai-

soient passer jusqu'au fond de mon cœur. Contente de posséder ce qu'elle aimoit, elle n'attendoit pas de moi ces efforts amoureux, que Fakma s'efforçoit d'exciter, et que Mirzala exigeoit.

Les feux de l'amour sembloient dissiper les ténebres qui nous environnoient, et j'appercevois à chaque instant, par les yeux de mes mains, un détail de beautés que je n'avois encore vu qu'en gros. Le corps qui n'en faisoit qu'un avec le mien, étoit couvert d'un cuir poli et élastic; il exhaloit naturellement une odeur suave, que les parfums les plus exquis n'auroient pu égaler, et qui compensoit agréablement, surtout dans la nuit, la blancheur qui manquoit à son principe.

Deux monts, je ne dirai pas d'albâtre, mais qui en avoient la fermeté, également distans l'un de l'autre, auroient rappellé à la vie un moribond prêt à la quitter. Combien d'autres perfections différentes en leur espece, composoient un tout d'une beauté plus facile à imaginer qu'à décrire.

Non, les plus doux instans de ma vie ont à peine égalé ceux que j'ai passé, mais trop rapidement dans la possession de l'adorable Charmen.

Les trois jours de la fête de Bairam étoient expirés, et j'avois repris mes fonctions auprès de Mirzala. Mais plein de l'i-

dée de sa belle esclave, je ne m'acquittois plus que foiblement de la tâche qu'on m'avoit imposée. La moderne Messaline s'en appercevoit, elle m'en demandoit la cause, que j'attribuois à l'image de la mort terrible, que je ne pouvois éviter si j'étois découvert. Vainement employoit-elle les discours les plus persuasifs et les caresses les plus insinuantes, la possession de Charmen m'avoit dégoûté de celle de sa Maîtresse. Quelle différence prodigieuse du caractere, du tempérament et de la beauté de l'une, et de l'autre !

Charmen captive, mais tendrement sensible, l'emportoit dans mon cœur et sur mes sens sur la luxurieuse sœur du plus grand Monarque de l'Asie.

Sur le déclin d'un jour que je revenois du travail, Ibrahim arriva à Scutari. Comme il n'y venoit ordinairement qu'au milieu de la journée, cette nouveauté me surprit d'autant plus qu'il me parut avoir jeté sur moi des regards semblables à ceux dont il m'avoit honoré à Constantinople. J'en frémis jusqu'au fond de l'ame : je me figurai qu'informé de ce qui se passoit en secret pendant son absence, il venoit me faire repentir de mes complaisances pour sa femme. Je me regardois déja comme la victime de la jalousie de l'Aga, qui entra dans son Haram, après avoir parlé en secret à

un Eunuque noir qu'il amenoit avec lui. Celui-ci me fit diverses questions sur la maniere dont on se gouvernoit dans un lieu où il n'étoit jamais venu.

Je soutenois, du mieux qu'il m'étoit possible, une conversation que je prévoyois devoir finir mal pour moi, quand nous entendîmes tout-à-coup un murmure confus, qui fut suivi des plus grands cris. L'Eunuque me quitta brusquement pour courir au bruit, et je restai dans la cour, attendant avec impatience la suite d'un désordre, dans lequel, selon les apparences, je pouvois fort bien avoir part.

Quelle fut ma surprise quand je vis paroître Mirzala en désordre, son Gaczar (1) à la main, et toute couverte de sang! Elle commande d'une voix menaçante qu'on lui apprête une Mayafa (2). L'Eunuque qu'Ibrahim avoit amené, veut la faire rentrer; elle lui porte un coup de poignard, que le vieux coquin ne peut éviter: il tombe, il expire peu de momens après.

Malgré la confusion qui régnoit dans les

---

(1) Le Gaczar est un poignard enrichi de diamans, que les filles et les sœurs des Sultans mariées à des particuliers, portent comme une marque de distinction.

(2) Une Caleche.

esprits, la Caleche fut bientôt prête. La furieuse Mirzala s'élança dedans, en ordonnant qu'on la conduisît à sa Saïque et de-là au Serrail de Sa Hautesse. Le trouble augmenta après le départ de la Patrone. Chacun couroit çà et là, et s'informoit en tremblant de la cause d'un événement si tragique. Dans ce tumulte je rencontrai notre Mercure, qui me raconta tout hors de lui, qu'Ibrahim, après avoir fait à son épouse de sanglans reproches, et l'avoir menacée de la punir, elle et les complices de ses impudicités, avoit terminé la conversation par un soufflet; qu'à cette marque d'une brutalité presqu'inouie (1), Mirzala, indignée de son audace, lui avoit donné plusieurs coups de son Gaczar, sans qu'il eût pu les prévenir ni les éviter.

Je ne sais, ajouta l'Eunuque, quelle suite peut avoir cette aventure; mais, suivant les apparences, nous devons tout appréhender. N'avouez jamais rien, pour-

---

(1) Cette violence n'étoit pas sans exemple. Le Grand Vizir Lutzi en avoit déja usé de même en 1537, avec la sœur de Soliman II, qui se contenta de dépouiller son beau-frere de ses dignités et de ses biens, le méprisant assez pour lui laisser la vie.

suivit-il, c'est le moyen de mettre notre vie en sûreté. Croyez que de mon côté je souffrirai les plus cruelles tortures, sans dire un mot qui ne soit à notre avantage. C'est ainsi que Corçut s'efforçoit de m'inspirer une assurance que peut-être il n'avoit pas. Cependant il me quittoit ; je le suivis machinalement.

Le désordre et la confusion augmentoient de moment en moment ; de sorte que je parvins, sans que personne y fît attention, jusqu'au lieu où le corps d'Ibrahim étoit baigné dans son sang.

Ce spectacle auroit eu de l'agrément pour une ame vindicative ; malgré les sujets de plainte que j'avois contre le défunt, je déplorai un malheur dont j'étois la cause.

J'étois si absorbé dans de funestes idées que je ne voyois pas Charmen dans un coin de l'appartement. Elle m'apperçut, et me tirant adroitement de la foule de ceux qui, comme moi, étoient accourus dans ce lieu, elle me fit traverser divers appartemens, qui aboutissoient à un petit bois de Myrtes et d'Orangers. Là elle me raconta en pleurant le malheur dont elle avoit été témoin ; ajoutant de plus, à la relation que m'avoit déja fait Corcut, qu'Ibrahim avoit dit à sa femme, au milieu des reproches dontill'avoitaccablée, qu'il avoit fait

préparer un Pal (1) dans son Haram de Constantinople, auquel cette nuit même je devois être attaché par les soins de l'Eunuque qu'il avoit amené avec lui; que cette menace et le soufflet qui l'avoit suivie, avoient excité chez Mirzala l'excès de fureur où elle s'étoit portée.

En faisant ce récit, la belle Jonquille me baignoit de ses larmes, et sembloit tout appréhender de la suite des ordres que pouvoit avoir donné Ibrahim. Je la rassurai en lui apprenant que Mirzala avoit aussi tué l'Enuque de son époux, lorsqu'il s'étoit mis en devoir de l'empêcher de se retirer au Serrail.

---

(1) C'est un pieu de bois avec lequel on embroche un homme que l'on couche sur le ventre. On lui ouvre le fondement d'un coup de rasoir. On y fiche le Pal, qu'on a frotté de suif, et que l'on fait entrer à coups de masse. Un homme monté sur le dos du patient conduit le Pal qu'il fait sortir par l'estomac, ou entre les deux épaules. On le plante ensuite en terre. Heureux le supplicié à qui le Pal atteint quelque partie noble, et le fait mourir sur le champ. Ce supplice, autrefois très-commun, n'est plus en usage que dans les cas extraordinaires.

Ce double meurtre qui parroissoit me mettre en sûreté, dissipa peu à peu nos craintes. Nous nous tînmes aussi long-tems embrassés Charmen et moi, que si nous ussions pressenti que nous goûtions ce plaisir pour la derniere fois.

Cependant par les soins des Eunuques et des autres Officiers du Haram, le calme succédoit au tumulte, et tout rentroit dans l'ordre, si l'on en excepte Charmen et le joueur de flageolet, qui s'oublioient dans le bois de Myrtes. Les Eunuques cherchoient ma compagne, et les gardiens n'étoient pas moins en peine de ma personne.

La mort du Patron et la sortie de son épouse, autorisoient une licence qu'on n'auroit osé prendre dans une autre occasion, c'est-à-dire, que contre la coutume (1), on appelloit à haute voix Charmen d'un côté, et le Parisien de l'autre.

Comme nous étions dans un lieu aussi secret que reculé, et occupés à des choses qui ne nous laissoient pas la liberté de penser à d'autres, nous ne nous apperçûmes pas d'abord des perquisitions ; mais les appels redoublés ayant frappé nos oreilles,

---

(1) Un profond silence doit régner pendant la nuit dans le Serrail et les Harams.

nous firent connoître le péril où nous étions. Charmen ne perdit pas comme moi la tramontane. Elle me faisoit gagner, à pas précipités, une porte dont elle avoit la clef, et qui donnoit entrée dans le grand jardin, d'où je me serois tiré comme j'aurois pu, lorsque je me sentis arrêté par le bras. Ma compagne n'étoit pas moins embarrassée que moi, quand elle reconnut notre ami Corcut, qui ne fut pas autrement surpris de nous trouver ensemble. Il dit en deux mots à Charmen de regagner le logis, en contrefaisant la femme éplorée, et qu'une douleur excessive a mis hors de sens ; et m'ayant fait passer la porte, dont il avoit aussi une clef, il me recommanda de faire le Sarkok (1), et de sauter le mur, au pied duquel il me laissoit aux risques de tout ce qui pourroit m'arriver. Il y avoit de quoi se casser le col vingt fois pour une ; mais je m'y pris si adroitement, que je tombai tout étendu sur le ventre.

Je me trouvai si étourdi du saut, que je ne m'apperçus pas d'abord que j'avois les dents et le nez cassés, et de plus une façon de détorse à la jambe gauche. Je n'eus pas besoin de feindre de marcher de côté pour mieux contrefaire l'ivrogne aux yeux des

(1) Ivrogne.

gardiens, qui m'ayant rencontré dans cet état, me hâterent d'aller à grands coups de nerf de bœuf, accompagnant chaque coup de quantité d'injures, par lesquelles ils me reprochoient de m'être enivré dans un tems et dans une maison où tout étoit en pleurs.

Je m'en trouvois quitte à trop bon marché pour me plaindre, et je souffrois patiemment les injures et les coups.

Il me fut impossible de fermer l'œil le reste de la nuit. On devine aisément que j'avois de quoi donner carriere à mes réflexions. Je n'estimois point du tout Mirzala; mais je lui savois bon gré d'avoir tué Ibrahim et son Eunuque si à propos pour me tirer du Pal.

Cependant je n'étois pas sans inquiétude sur l'avenir; il ne falloit pas être un fort habile homme pour conjecturer que l'on feroit de grandes perquisitions, afin de découvrir le nœud de la tragédie. La torture dont avoit parlé Corcut m'avoit tracé dans l'esprit une image désagréable. Je me tirois passablement bien d'un combat amoureux, mais je ne croyois pas ma vigueur à l'épreuve des bâtons, des crocs de fer, des chevalets et autres outils qui délieroient la langue d'un muet. Je n'étois pas non plus à beaucoup près si persuadé de l'impassibilité du stoïque Eunuque, qu'il sembloit l'être lui-même;

et le corps délicat de Charmen ne me paroissoit pas propre à soutenir la violence des tourmens.

Que j'aurois voulu de grand cœur, pour le double et le triple des coups de bâton qu'Ibrahim m'avoit fait donner mal-à-propos, n'avoir rien à démêler avec le Grand Seigneur, dans une occasion où je méritois infiniment plus.

Avec le jour parut un Bostangi (1), porteur des ordres de Sa Hautesse. Elle ordonnoit que l'on conduisît au Serrail les Eunuques et les esclaves femelles, qui étoient ceux qui, demeurant dans l'intérieur du Haram, pourroient plus facilement lui donner les éclaircissemens qu'Elle desiroit

---

(1) Jardinier du Serrail : ils sont en assez grand nombre, et soumis à un Chef appelé le Bostangi Bachi. C'est une des grandes dignités de l'Empire. Cet officier tient le gouvernail de la Galiote du Sultan, quand ce Prince se promene sur la mer avec ou sans les Sultanes. Les Bostangis servent de Rameurs. Ils font d'ailleurs garde pendant la nuit dans les jardins du Serrail, sur-tout du côté de la mer, qui est presque le seul endroit par où l'on pourroit entrer dans ce lieu redoutable, s'il y avoit quelqu'un assez fou pour tenter une pareille entreprise.

avoir. On porta à Constantinople le corps de l'Aga et celui de son Eunuque.

Nous passâmes ce jour mes Camarades et moi, en raisonnant à perte de vue sur les événemens présens. Chacun tiroit des conjectures, et personne ne frappoit au but. J'affectois une fermeté d'ame que je n'avois pas, pendant qu'un Hollandois donnoit des marques d'une consternation qui ne lui étoit pas naturelle. Comme c'étoit un garçon bien découplé, et que je savois que Mirzala étoit fort pénétrante, je me doutai qu'il pouvoit être un de mes substituts. Je le joignis dans la vue d'éclaircir mes doutes.

Le Hollandois, après quelques façons, m'avoua que depuis long-tems il avoit part aux bonnes graces d'une Dame à lui inconnue ; qu'on le venoit chercher mystérieusement au milieu de la nuit, et que sans souffrir qu'il ôtat un bandeau, dont on lui couvroit la vue, on lui permettoit de tout oser ; qu'il avoit toujours été bien récompensé de ses services ; ajoutant, que la Dame à qui il les rendoit, étoit une personne fort grasse, et d'une gourmandise insatiable.

A ce portrait je reconnus la modeste veuve d'Ibrahim. Cette connoissance, après ce que je savois, ne me causa aucune surprise.

Le Gascon, qui nous vit parler fort

sérieusement le Hollandois et moi, vint se mêler à une conversation dont nous ne lui fîmes point un mystere. Il avoua qu'il lui étoit arrivé pareille aventure, et qu'il n'étoit entré en exercice que depuis qu'il s'étoit signalé par la vigueur de sa danse, le premier jour que nous triomphâmes de nos concurrens. Je confessai à mon tour que j'avois été employé au même ouvrage ; mais je supprimai les circonstances qui auroient fait connoître l'Héroïne de l'Aventure.

Ce Trio à bonne fortune conclut judicieusement, tout bien pesé, qu'il ne pouvoit y avoir que la Patrone qui eût pu le faire parvenir si facilement jusqu'à elle. Nous tirâmes de fort mauvaises conséquences de cette conclusion ; chacun de nous appréhendoit en son particulier qu'on ne le fît passer des bras de Mirzala par les mains du Sous-Bachi (1). Nous nous séparâmes après nous être promis un secret inviolable.

---

(1) Le Bourreau. Cet emploi n'a rien de fort déshonorant chez les Turcs ; il est d'ailleurs très-lucratif. Quand cet Officier a quelqu'un à expédier, à pendre, par exemple, il promene le patient de rue en rue, menaçant de l'attacher aux fenêtres des gens riches, qui donnent toujours de l'argent pour se sauver de cette espece d'ignominie : quand

Le jour suivant vit terminer mes frayeurs. Corcut revint à Scutari, avec ordre d'en faire enlever les meubles et les esclaves. Le prix de la vente des uns et des autres devoit être remis au Trésor commun des Janissaires (1). Le Grand Seigneur avoit approuvé la vengeance que sa sœur avoit tirée de l'insulte que lui avoit osé faire Ibrahim, et l'avoit cependant reléguée à l'Eski Seraï (2) pour satisfaire en quelque sorte les Janissaires qui portoient impatiemment la mort de leur Aga. Sa Hautesse avoit pénétré une partie des raisons qui avoient obligé Ibrahim d'en venir à l'extrémité où il s'étoit porté, et avoit sagement négligé d'approfondir les autres, dont bien me prit, pour ne pas

---

il juge que son patient lui a suffisamment rapporté, le Sous-Bachi l'acroche enfin aux fenêtres de quelque Juif, qui aime toujours mieux voir la figure d'un pendu, que de donner de l'argent.

(1) Le Janissaire Agazi est le seul grand Officier de la Porte, dont le Sultan n'hérite point, suivant sa coutume.

(2) Vieux Serrail, où sont confinées les Sultanes et les Odaliques du défunt Grand Seigneur pour n'en jamais sortir, à moins que le Sultan ne les marie par grace à quelque Bacha qu'il veut s'attacher.

rendre publiques les dissolutions de sa sœur ; et ôter aux Janissaires un nouveau prétexte de murmure. On avoit trouvé chez l'Aga l'instrument qu'il avoit fait préparer pour mon supplice ; et chacun prenoit là-dessus la liberté de gloser , sans faire aucune mention du Parisien , un des principaux mobiles de cet événement.

Corcut , qui m'instruisoit de ces choses , en m'apprenant que Charmen avoit suivi sa Maîtresse au vieux Serrail, ne me dissimula point que je perdois pour toujours l'une et l'autre. Après m'avoir recommandé un secret impénétrable , il me quitta pour exécuter les ordres qu'il avoit reçu, en m'assurant qu'il emploieroit tout son crédit pour me faire tomber entre les mains de quelque bon Patron.

Ainsi finit mon intrigue avec la Sœur du Sultan et son Esclave. Quoique je dusse la vie à la premiere , je supportai plus facilement sa perte que celle de la seconde. Je croyois être quitte envers Mirzala par tout ce que j'avois fait pour son service ; et rien ne me paroissoit capable de payer les courts momens que j'avois passé avec Charmen.

L'esprit encore rempli de ces différentes idées , je fus conduit à Constantinople , et exposé en vente au Bazard. Comme je n'avois pas beaucoup souffert jusques-là dans l'esclavage , je paroissois et j'étois

réellement grand, jeune et fort, qualités requises dans un esclave.

Un jeune Turc m'acheta cent Sultanins. Il me mena chez lui et me présenta à sa mere et à sa sœur, qui étoient sans voile et assises les jambes croisées.

La mere me demanda à quoi j'étois le plus propre. Je lui répondis, en souriant et à l'imitation des camarades d'Esope, que je savois tout faire. Bonne acquisition, dit-elle à son fils ; combien as-tu acheté cet esclave ? Ce n'est pas trop, reprit la Turque, après qu'il lui eut dit la somme, s'il est aussi nécessaire qu'il veut le faire croire. Chrétien, ajouta-t-elle, en m'adressant la parole, je te rendrai la liberté pour le même prix quand tu m'auras servie six ans, si tu n'aime mieux me faire payer par tes parens quatre cents Sultanins pour ta rançon.

Je répondis, suivant ce qui se pratique parmi les esclaves, que j'étois le fils d'un ouvrier si pauvre, que quand il travailleroit seulement toute sa vie pour me racheter, il ne pourroit jamais payer une somme si considérable. Ma parole est stable, répondit la Turque, sers-moi fidélement.

Me voilà donc encore esclave pour longtemps suivant les apparences, puisque les réponses aux lettres que j'écrivois à mes parens portoient ordinairement en substance, que l'argent étoit fort rare à Paris ; le com-

merce mort ; que la famille avoit fait des pertes considérables qui la mettoient hors d'état de payer la rançon qu'on exigeoit de moi ; et qu'enfin je devois d'autant plus prendre mon mal en patience, que je ne me l'étois attiré que par mon libertinage. Au reste, si on me refusoit de l'argent, on me prodiguoit des instructions très-chrétiennes, et on m'exhortoit à persévérer constamment dans la Religion de mes Peres. Voilà tous les secours que je tirois de ma famille.

Dumont étoit retourné en France avant la mort d'Ibrahim, et pendant mon séjour à Scutari, j'avois perdu le peu d'habitudes que j'avois pu contracter chez M. l'Ambassadeur ; de sorte qu'il auroit fallu retrouver un second Méhémet Oïga, pour me donner gratuitement ma liberté, ou une autre Mirzala, pour me la faire acheter à sa mode. En attendant ces occasions, je me résolus à la patience, d'autant plus volontiers que mes nouveaux Patrons me paroissoient de bonnes gens.

Mustapha Ogli, qui m'avoit acheté, étoit fils d'un Visir du Banc (1), mort de regret

(1) Ils sont six qui ont séance dans le Divan lorsqu'on examine les Procès. Ils ne disent leur avis que quand il plaît au Grand Vizir, et n'ont aucune autorité dans le Gouvernement.

d'avoir été fait Mansul (1). Il avoit laissé à sa veuve, outre Mustapha, une fille et un bien assez considérable dont ils vivoient ensemble dans une honnête abondance.

Sulmen, la veuve du Visir déposé, qui étoit une femme d'environ quarante ans, conservoit encore des restes de beauté ; et Zambak, sa fille, promettoit à seize ans de l'emporter un jour sur les plus belles Odaliques (2) du Serrail. Sa blancheur ne pouvoit être effacée que par celle de la fleur

---

(1) Officier déposé.

(2) Filles destinées aux plaisirs du Sultan. Il y en a de toutes les Nations ; mais principalement de Géorgie, de Mingrélie et de Circassie, où le sang est fort beau. On ne peut mieux faire sa cour au Sultan, qu'en lui donnant quelque belle fille. Je dis exactement fille. Malheur à celle qui, ne l'étant pas, se donneroit pour telle, et tromperoit les Eunuques qui l'auroient visitée ; car le Grand Seigneur la feroit jetter à la mer. Quand ce Prince est las d'une Sultane, il fait assembler les Odaliques. Elles se présentent toutes ensemble devant lui en état de pure nature. Après un mûr examen, Sa Hautesse jette son mouchoir à celle qui a le bonheur de lui plaire. Alors on la sépare de ses compagnes ; et le Chef des Eunuques

dont elle portoit le nom (1). Sa taille étoit avantageuse, et sa jambe comme on la veut en France. Zambak avoit déja acquis cet embonpoint charmant qui fait naître l'envie de le toucher dès qu'on l'apperçoit.

Mustapha étoit un garçon de vingt ans, assez bien fait, doux, civil, libéral, et auprès du Sexe d'une timidité qui n'étoit pas concevable dans un homme de son âge et de sa nation. Tels étoient les Maîtres que la fortune m'avoit donné. Une Maure, une esclave Françoise qui servoient particuliérement Zambak, un Italien, un Espagnol et moi composions tout le domestique. Cette maison étoit fort réglée; chaque chose s'y faisoit aux heures marquées. Les enfans de Sulmen avoient autant de respect pour elle, qu'elle avoit de bonté pour eux.

Je devins bientôt le confident de mon jeune Patron: il me menoit le plus souvent avec lui, soit à la Ville, soit à la Campa-

---

noirs la conduit dans l'appartement du Sultan, quand ce Prince est au lit, où l'Odalique entre en s'y glissant par le pied. Si le Sultan est content d'elle, il lui envoie le lendemain un présent magnifique; et dès ce moment elle est reconnue pour Sultane favorite.

(1) Zambak signifie lis.

gue, où il avoit une maison auprès de Galata.

Un jour que Sulmen et sa fille étoient allées au bain, suivies de la Maure et de la Françoise, je trouvai Mustapha dans le jardin, si absorbé dans une profonde rêverie, que j'étois auprès de lui sans qu'il s'en apperçût. Je pris la liberté de lui en demander le sujet; il ne me répondit que par un profond soupir. Surpris de cette marque de tristesse dans un homme naturellement gai, je le priai de confier à son fidele esclave la cause de ses peines. Le fils de Sulmen se fit presser pendant quelque tems; enfin il m'avoua qu'il étoit passionnément amoureux de l'esclave Françoise, à qui il n'avoit encore osé faire connoître son ardeur que par ses soupirs et ses regards; mais que la cruelle le dédaignoit jusqu'à n'y pas faire attention.

Vous vous y êtes sans doute mal pris, dis-je à Mustapha; je suis sorti si jeune de ma Patrie, que je n'ai jamais bien connu le caractere de ses habitantes; mais j'ai oui dire à des connoisseurs que le beau Sexe François n'étoit point taxé d'inhumanité. Faites en sorte que je parle à l'esclave, dis-je en continuant, je suis persuadé qu'elle ouvrira son cœur à un compatriote, et je vous rapporterai fidélement ce qu'elle m'aura dit à votre sujet.

Mustapha me remercia fort affectueusement de la peine que je voulois bien prendre pour lui : mais il me fit connoître qu'il ne lui étoit pas facile de me faire parler à l'esclave qui étoit toujours avec sa sœur. Il étoit vrai que Sulmen, qui vivoit régulièrement, ne souffroit pas que nous autres hommes entrassions dans le quartier des femmes.

Je pénétrerois, dis-je à Mustapha, dans des lieux plus inaccessibles que l'appartement de votre sœur ; si vous voulez me le permettre et m'aider, dès cette nuit je parlerai à l'objet de votre amour, vous et Zambak présens. L'amoureux Patron y consentit, et nous arrêtâmes de feindre de nous promener dans le jardin, quand nous jugerions que chacun seroit retiré.

Ma complaisance pour Mustapha avoit un autre objet que sa satisfaction ; j'étois bien aise de parler à sa sœur, et de la voir de près. Mon intention étoit d'attirer Zambak et la Françoise au son de mon flageolet, dont je n'avois point encore joué, ni même parlé depuis que j'étois dans la maison. J'espérois que pendant que le Patron exprimeroit son amour à l'esclave, je conterois mes raisons à la Maîtresse et verrois ce qu'il y avoit à gagner ou à perdre avec elle.

Nous nous rendîmes Mustapha et moi

dans

dans le jardin à l'heure que nous jugeâmes convenable à notre dessein. Déja je tenois mon flageolet, et je riois intérieurement de la surprise que j'allois causer au Patron, quand nous entendîmes une voix aigre qui préludoit avec un instrument discord. Ma surprise égala celle de mon compagnon, et nous nous arrêtâmes réciproquement pour attendre quel seroit le but de ce préparatif. La voix soutenue de l'instrument, chanta des paroles espagnoles, qui nous parurent remplies d'amour. Nous approchâmes doucement de la sérénade, dont nous reconnûmes les acteurs pour l'Espagnol et l'Italien. Le premier chantoit et l'autre râcloit une mauvaise Guitare. La musique étoit placée vis-à-vis la terrasse de l'appartement de Zambak; ce qui nous fit juger qu'elle étoit destinée pour elle ou pour son esclave, et peut-être pour toutes les deux.

Mustapha indigné qu'on osât aller si à découvert sur ses brisées, pendant que par discrétion il se laissoit consumer d'amour, avoit envie de chercher noise à la musique. C'étoit assez mon avis : cependant je le retins; attendons, lui dis-je à l'oreille, ce que ceci deviendra. Si Zambak ou la Françoise paroissent, nous en apprendrons plus d'elles-mêmes, que cent coups d'étrivieres ne pourroient nous en faire savoir. Il suivit mon conseil. Le concert alloit toujours son

chemin ; et si nous eûmes la constance d'attendre une grosse demi-heure, nous eûmes aussi la consolation de voir que la musique s'enrouoit gratis.

Enfin elle se retira. Nos Rivaux passerent près de l'endroit où nous étions cachés, et l'un d'eux poussoit de si profonds soupirs, qu'ils ne pouvoient partir que d'une poitrine Espagnole.

Nous fîmes quelques tours de jardin, autant pour raisonner sur cette rencontre, que pour donner le tems de se retirer à ceux qui avoient troublé notre dessein. Je tirai mon flageolet quand je jugeai à propos de le faire agir. Mustapha étonné de cette nouveauté, ne pouvoit revenir de sa surprise. Je le mis en deux mots au fait de mon projet, qu'il avoua être merveilleusement bien imaginé. En effet, après que j'eus joué quelque tems, nous entendîmes ouvrir une porte, et Mustapha fut charmé de reconnoître la Françoise qui rentra, et revint peu après, tenant Zambak par la main.

Les curieuses s'avancerent sur le bord de la terrasse, et nous nous fîmes connoître. Le lieu étoit élevé, et nous ne pouvions nous faire entendre qu'en parlant haut. Cette difficulté, que nous n'avions pas prévue, nous mettoit dans le cas d'être découverts par Sulmen, quoique son appartement fût assez éloigné. Sa fille vouloit se re-

tirer, quand je m'avisai de faire monter Mustapha sur mes épaules. Cette situation le mit à portée de parler à sa sœur avec moins de risque. Il lui fit comprendre que notre intention étoit de lui procurer quelquefois d'autres divertissemens que ceux qu'elle avoit goûté jusqu'alors. Il pria la Françoise de l'aider à déterminer sa sœur, et celle-ci s'y prêta de fort bonne grace.

J'eus audience à mon tour, et à l'aide du dos de mon Patron, j'achevai de résoudre Zambak à nous permettre de tout tenter pour converser de plein pied. Nous nous retirâmes fort satisfaits de l'aventure et résolus de la pousser à bout. Une échelle de corde me parut suffire à nous faire parvenir les uns aux autres ; et le jour venu, nous allâmes au Bezestin (1) le Patron et moi acheter ce qui étoit nécessaire pour en faire une. Je la fabriquai avec tant de diligence, qu'elle fut en état de servir la nuit suivante.

Mustapha avertit en secret sa sœur de se tenir prête au premier coup de flageolet. Nous nous rendîmes au pied de la terrasse,

(1) Il y en a deux. Ce sont de grandes Salles rondes, remplies de Boutiques à-peu-près comme le sont les Salles du Palais à Paris.

munis de l'échelle, et après avoir fermé soigneusement la porte du jardin, nos Belles nous attendoient avec une impatience qui me parut de bon augure. Je jetai l'échelle, qu'elles attacherent au balcon de la terrasse avec deux crochets de fer que j'y avois ajusté. Nous montâmes, et suivant notre plan, Mustapha prit sa sœur à part, et je liai conversation avec la Françoise.

J'entrai d'abord en matiere, et je peignis la passion du fils de Sulmen avec des couleurs si vives, que son objet me parut fort disposé à ne le plus faire languir. J'en fus surpris; mais mon étonnement cessa quand, après avoir prié la prétendue inhumaine de me dire qui elle étoit, elle m'eut fait son histoire : la voici.

Mademoiselle Tonton B**** étoit une grande et grosse Brune née à Paris, quartier de la Butte S. Roch. Dès sa plus tendre jeunesse elle avoit consacré sa virginité à Vénus, par le ministere d'une vénérable Dame qui tenoit boutique d'honneur à juste prix dans la rue Champ-Fleuri. Une réputation depuis long-tems décidée, avoit enfin attiré à Tonton la distinction de la Police. Le Magistrat toujours attentif à récompenser le mérite, lui avoit fait expédier un ordre pour alle travailler à la propagation de l'espece dans nos Colonies. On l'avoit embarquée avec d'autres antivestales, destinées

comme elle, à satisfaire l'amoureuse impatience de nos nouveaux Colons. Le Vaisseau et sa cargaison étoient tombés, par je ne sais quel heureux hasard, entre les mains d'un honnête Corsaire, qui avoit débarqué à Constantinople une trentaine de Houris d'une espece si particuliere, que de mémoire d'homme on n'avoit vu la pareille dans la Ville Impériale. Il n'y eut alors fils de bonne mere qui ne voulût partager un trésor si rare. Après avoir passé par différentes mains, Mademoiselle Tonton étoit enfin tombée chez Sulmen.

Cette fille, qui avoit toujours ignoré le grand art de faire languir un Amant, ne se sentoit pas la force de résister aux desirs d'un homme, qui d'ailleurs avoit sur elle un pouvoir despotique. Je vis le moment qu'elle alloit apprendre à Mustapha, qu'il étoit le maître d'en user avec son esclave, comme et quand il lui plairoit. J'arrêtai cette fougue, en lui faisant comprendre qu'elle perdroit l'estime de son Patron, si elle se jettoit à sa tête. Il faut, disois-je, lui tenir la dragée un peu haute : il en sentira mieux le prix de ce que vous valez. Nous méprisons des faveurs qui ne nous coûtent que la peine de les demander : amusez le Patron par des espérances que vous serez la maîtresse de combler quand il vous plaira.

Tonton se rendit sans peine à de si bonnes raisons, et résolut de faire soupirer un particulier après un bien dont le Public avoit toujours disposé à son gré.

J'avois mes raisons pour reculer le prétendu bonheur de Mustapha. Je craignois que le premier instant de la possession de son esclave ne l'en dégoûtât pour toujours. Les Turcs sont délicats sur l'article. Ils recherchent avec empressement ce que Tonton ne se souvenoit pas d'avoir perdu. Ce commerce cessant dès son commencement, je n'aurois pas eu la liberté de tenter fortune auprès de Zambak.

Je demandai à Mademoiselle Tonton, si elle n'avoit pas connoissance de certaine invention qui pouvoit seule réparer le désordre que les empressemens du Public avoient pu causer chez elle. Elle me confessa que plusieurs fois elle avoit vu renouveller sa virginité; qu'elle savoit la recette d'un remede qui ne laissoit pas la plus légere trace d'incontinence; mais qu'elle manquoit de deux ou trois ingrédiens qui perfectionnoient ce miraculeux secret. Je me chargeai d'en faire l'emplette.

Le fils de Sulmen impatient d'apprendre le succès de mes soins officieux, nous joignit. Je le laissai avec Tonton et me rendis auprès de Zambak, qui me reçut d'abord un peu fiérement. J'eus lieu d'en être sur-

pris, après ce que je savois de la facilité des femmes de sa nation ; cependant je ne me rebutai point. Je louai sa beauté, que j'élevai bien au-dessus de celle de la plus parfaite des filles qui naissent des Pommiers du septieme Paradis (1). Une louange si délicate me valut quelque chose.

Zambak se radoucit, je pris une de ses mains qu'elle me laissa baiser tant que je voulus. Je tentois de pousser mes conquêtes plus avant dans le pays, quand nous crûmes entendre un bruit qui nous obligea de faire une retraite précipitée. Ce n'étoit cependant qu'une terreur panique ; mais comme le jour commençoit à paroître, nous nous en tînmes là pour cette fois.

Je cachai avec soin notre échelle dans ma chambre qui touchoit à celle de Mustapha. Ce jeune homme étoit enchanté de Tonton : il ne cessoit de m'en parler, en attendant avec impatience le doux moment

---

(1) L'Alcoran, ce Livre burlesque, nous apprend que ces arbres toujours verds, portent des fruits dont les pepins se changent en des filles si belles et si douces, que si une d'entr'elles avoit craché dans la mer, son eau n'auroit plus d'amertume, et que les vrais Croyans seront avec elles dans le centre des plaisirs pendant cinquante ans.

qui devoit mettre le comble à son bonheur. Je trouvai chez les Juifs ce qui *étoit* nécessaire aux réparations que Tonton devoit faire à ses appas secrets ; et je le lui donnai à la premiere vue, qui fut le soir même. Nous étions convenus tous quatre, que chaque nuit nous ferions le même manege.

Zambak avoit de la peine à se résoudre de descendre dans le jardin ; mais elle y consentit, quand on lui eut fait comprendre que je ne pouvois jouer du flageolet dans un lieu si proche de Sulmen, sans risquer d'en être entendu. Nous avions choisi pour asyle un petit bois à l'extrémité du jardin, trop étendu pour que les sons harmonieux pénétrassent jusqu'à la maison. Ce fut dans cette retraite que Mustapha vit couronner sa tendresse, quand Tonton crut pouvoir se fier à son secret. Le Patron trouva tant de douceurs dans la possession de son esclave, qu'il la nomma par excellence, Chécher Para (1).

J'avois beaucoup avancé mes affaires auprès de Zambak ; j'étois maître de toute sa petite oie, mais elle s'obstinoit à ne me point permettre davantage. Mustapha occupé de sa tendresse ne prenoit pas garde à

---

(1) Petit morceau de sucre.

nos actions : d'ailleurs, il m'avoit dit plusieurs fois qu'il me laissoit volontiers avec sa sœur, espérant qu'elle m'ameneroit au point de me faire circoncire et de l'épouser.

Il l'avoit en effet chargée de me séduire, et Zambak ne me dissimuloit point que sa résistance eût un autre motif. C'étoit en vain que par les caresses les plus insinuantes, je m'efforçois d'exciter chez elle une ardeur semblable à la mienne. Elle m'avouoit sans détour qu'elle se faisoit une extrême violence pour y résister, mais qu'elle ne m'accorderoit jamais ce que je lui demandois, si je ne lui promettois de l'épouser en me faisant Musulman ; que c'étoit dans l'espérance de parvenir à ce but qu'elle me laissoit parcourir tous ses charmes, afin d'irriter le feu dont elle voyoit bien que j'étois dévoré, et qu'elle n'appaiseroit jamais, si je ne lui jurois de prendre le Turban.

A cela je baissois la tête, et Zambak se débarrassoit de mes bras, sans que j'eusse la force de la retenir. C'étoit ainsi que se terminoient nos entrevues.

J'étois aussi éloigné de consentir à ces propositions, que le Ciel l'est de la Terre. Je ne prétends pas faire croire que ce fût par un vrai motif de Religion, comme cela auroit dû être, si j'avois été plus ferme et plus éclairé dans les principes de la mienne ; mais j'avois naturellement tant d'aversion

pour le nom de Renégat, qu'il n'étoit rien que je ne souffrisse plutôt que de le mériter.

Zambak étoit aussi belle que j'étois amoureux ; mais je n'avois pas envie d'acheter sa possession en renonçant pour toujours à ma Patrie ; et il ne me vint jamais dans l'idée de lui proposer de me suivre en France, et de quitter elle-même sa Religion.

D'ailleurs, quand j'aurois été assez bon Théologien pour lui prouver les vérités de ma croyance et l'absurdité de la sienne, il ne m'auroit pas été facile de la tirer du sein de sa famille, pour la transplanter à Paris avec de grandes richesses. Ces équipées n'ont jamais réussi que dans les Romans.

L'embarras n'étoit pas de promettre tout pour ne rien tenir ; il y avoit une autre difficulté. Notre commerce pouvoit avoir l'indiscrétion de se déclarer de lui-même ; il étoit naturel de penser qu'il pouvoit résulter un tiers d'une liaison si intime entre deux jeunes gens ; et cette découverte me mettoit dans l'alternative du mariage ou du feu.

C'étoit, il est vrai, s'alarmer d'un mal avant qu'il fût arrivé. Aussi cette considération ne m'arrêta pas long-tems ; d'autant plus que j'espérois que Tonton, qui avoit un si beau secret contre le défaut de virginité, pourroit peut-être en avoir un contre la fécondité.

A l'âge que j'avois alors, réfléchit-on sur

la nature des égaremens qui sont la suite d'une passion impétueuse.

J'interrogeai Tonton sur l'article. Elle avoit été en trop bonne école pour ignorer le fin de la profession. Aussi me dit-elle qu'elle n'avoit jamais été mere, quoiqu'elle eût fait tout ce qu'il faut pour la devenir ; que cette stérilité pouvoit être autant une suite de la disposition de ses organes, que d'une petite précaution dont on l'avoit instruite de bonne heure, et dont elle avoit toujours usé dans les occasions critiques. Elle ne fit point difficulté de m'en instruire ; et je ne doutai pas un moment que ce secret, qui n'avoit rien que de très-facile dans la pratique, ne fût aussi sûr que celui dont elle avoit fait l'épreuve avec Mustapha.

Tonton me demanda en riant si mon dessein n'étoit pas d'éprouver le secret dont elle me faisoit part sur Zambak. Je crus ne devoir point dissimuler avec elle, et j'avouai que c'étoit mon intention. Vous n'aurez pas, me dit-elle, beaucoup de peine à y parvenir : ma Patrone, qui ne me cache rien de ce qui se passe entre vous, est persuadée que vous ne vous ferez jamais Turc pour elle ; mais je lui ai fait un peinture si vive des plaisirs de l'amour, que pour peu que vous promettiez, elle ne demandera pas mieux que de s'abuser elle-même.

Je trésaillis de joie à cette assurance, qui

me détermina à tout risquer. Je remerciai l'obligeante Tonton avec tant d'ardeur, et elle se prêta de si bonne grace à mes remerciemens, que je crois que si nous avions été en place commode, nous aurions fait une répétition du secret qu'elle venoit de m'enseigner.

J'attendois fort impatiemment un moment, que j'aurois dû éviter si j'avois été plus sage, lorsqu'il arriva un accident qui dérangea mes projets pour quelque tems. Mustapha alloit régulièrement tirer de l'arc et monter à cheval dans l'Hypodrome (1). Le Sultan y venoit souvent voir la jeunesse Turque, que la présence de ce Prince excitoit à se surpasser dans ces exercices. Un cheval que Mustapha poussoit à toute bride,

(1) Grande et magnifique place à Constantinople. Du tems des Empereurs Chrétiens, elle servoit, comme aujourd'hui, à faire des curses de chevaux. Il y a, dans cette place, deux obélisques d'environ soixante pieds de haut, et une colonne composée de trois serpens de bronze entrelacés. On prétend, que c'étoit un Talisman contre les serpens dont Constantinople et son territoire avoient été long-tems affligés, et qu'ils n'y reparoissent que depuis que Mahomet II enleva d'un coup de cimeterre la tête d'un des serpens de la colonne.

s'abattant,

s'abattant, lui froisa le corps en culbutant avec lui. Un Médecin Juif ordonna de le faire entiérement couvrir de fiente de cheval ; et ce désagréable remede le rétablit en peu de tems.

Cet accident avoit interrompu notre commerce nocturne, et nos rivaux en profitoient pour faire leur cour à nos Belles. Une nuit que Mustapha, que j'avois toujours veillé, m'avoit ordonné de prendre du repos, j'escaladai la terrasse. Après avoir caché mon échelle, Tonton m'introduisit auprès de sa Maîtresse, qui étoit au lit. J'espérois me dédommager du tems perdu, quand Messieurs du concert se firent entendre. Zambak me dit qu'il y avoit quelques nuits que ce bruit frappoit ses oreilles, elle m'en demanda la cause. Je lui appris ce que j'en savois, ajoutant que je croyois l'Espagnol et l'Italien amoureux d'elle et de Tonton. On résolut sur le champ de s'en divertir et d'aller les voir de près sur la terrasse, ce fut là que, caché derriere ma Patrone, j'eus le plaisir d'entendre deux déclarations d'amour fort passionnées.

L'Espagnol, qui étoit de Grenade, exprimoit son amour à Zambak en langue Franque avec toute la galanterie d'un Abencérage (1); et l'Italien, dans le même langa-

(1) Les Abencérages étoient les Maures

ge, employoit les plus brûlans Concetti pour prouver à Tonton l'ardeur d'une flamme qu'il avoit prise dans de beaux yeux, où l'Amour, ce petit géant, causoit, par une tendre cruauté, l'agréable tourment, dont l'amere douceur le faisoit gaîment gémir du triste plaisir de voir sa liberté captive.

Tonton rioit à s'en tenir les côtés, pendant que Zambak ne répondoit presque rien aux douceurs grenadines dont on l'accabloit. Enfin les soupirans furent congédiés, avec promesse qu'on feroit sur leur galanterie les réflexions convenables. Je rentrai avec les Dames que je ne quittai qu'au jour; et après avoir reçu des marques de tendresse, qui me laissoient toujours à moitié chemin.

Les soins que Sulmen prit de son fils pendant sa maladie, lui en causerent une légere, qui se déclara dans le tems que Mustapha se rétablissoit. Je passois tous les jours auprès de lui, pendant que Zambak et Tonton s'employoient à soulager Sulmen;

---

les plus galans du Royaume de Grenade, avant la conquête qu'en firent Ferdinand et Isabelle en l'an 1492. Les Zégris leur disputoient cette qualité: de-là vinrent les querelles qui diviserent ces deux puissantes maisons, et causerent en partie la perte du Royaume.

mais nous nous délassions la nuit, ma jeune Patrone, la Françoise et moi, des fatigues du jour. Je me rendois chez les Dames, toujours muni de quelques bouteilles de vin, dont ma compatriote buvoit avec plaisir.

Nous persuadâmes à Zambak d'en goûter ; elle se rendit à nos importunités, et ne le trouva pas fort bon ; c'étoit pourtant du muscat de Ténédos. Le second verre lui parut plus avalable, le troisieme encore meilleur. Insensiblement elle s'y accoutuma : plus elle buvoit, moins elle étoit en garde contre mes attentats. Enfin Bacchus, d'accord avec l'Amour, me fit remporter une demi-victoire.

L'avantage que le vin m'avoit donné sur la sœur de Mustapha, avoit eu trop de charmes pour moi, pour que je négligeasse l'occasion d'en remporter de plus grands. Plein de cette douce espérance, je me rendis auprès d'elle la nuit suivante, avec de nouvelles provisions de vin et d'amour.

Zambak me reçut à son ordinaire ; je lui versai de ma liqueur, qu'elle me jetta au visage : étonné de cette brusque incartade, je lui en demandai la raison. Ses pleurs répondirent pour elle. Je me précipitai à ses pieds en la priant de m'instruire de la cause d'un traitement si rigoureux. Oses-tu bien

me le demander, Douïurmak clif iki ïuz (1), me dit-elle, en redoublant ses larmes. Regarde, ajouta-t-elle, ouvrant sa simarre, regarde l'état où tu m'as mise ; qui voudra de moi à présent que, Sizi imi Karimak benum Wadgiud bir Koulakler (2)? Oserai-je prendre un mari, qui me coupera le visage (3); quand il aura reconnu que

---

(1) Traître à deux visages.

(2) Tu as percé mon corps comme un cure-oreille.

(3) Les Turcs, en se mariant, achetent chat en poche. Ils se rapportent de la beauté et de la virginité de la future à celles qui ont fait le mariage ; mais quand la mariée ne se trouve pas pucelle, ils sont en droit de la renvoyer à ses parens, après l'avoir défigurée. Cet affront est si sensible, qu'on voit souvent des peres et meres étrangler leurs filles après les avoir reçues chez eux. Quand l'épousée est irréprochable, on a grand soin d'exposer à la fenêtre de la rue, le caleçon qui porte les marques de sa défunte virginité. Les Espagnols en usent de même. Ils exposent en public les draps du lit de la mariée, et les Duegnes crient à haute voix : Virgen la tenemos. Nous l'avons vierge. En France on agit plus prudemment.

je l'aurai trompé ? Sois donc le mien, continua-t-elle en se jettant à mon col, puisque je ne puis en avoir un autre.

Malgré mes résolutions, je me trouvai fort embarrassé. Zambak, qui vit ma consternation, s'abandonna aux regrets, et menaça de me déférer au Cadilesker. Je savois trop ce qu'une pareille menace produiroit, si elle avoit son effet, pour ne pas faire tous mes efforts pour la prévenir ; c'est pourquoi j'employai tout mon savoir à l'appaiser. Rien ne me réussit : enfin je fus contraint de lui promettre de l'épouser. Zambak me le fit jurer par le tombeau du Prophete, et je fis gaiement un serment que j'étois bien résolu de violer. Cependant je mis une restriction à ma promesse ; et ce fut de n'embrasser sa croyance que quand je serois parfaitement convaincu qu'elle valoit mieux que la mienne.

Cette précaution ne valoit pas le diable. On auroit eu bientôt résolu mes doutes par force ; et si les raisons des Imans (1) ne

---

(1) Prêtres Turcs, fort versés dans la science obscure de l'Alcoran, qu'ils interprétent à leur fantaisie, ou plutôt selon le besoin qu'ils en ont. Il n'est presque point de gens d'une ignorance plus crasse que les Religieux Turcs. Pour toute réponse à une

m'avoient pas convaincu, le Sous-Bachi avoit un argument sans réplique; il falloit être circonsis ou brûlé vif.

Après cette indiscrette promesse, Zambak essuya ses larmes, et me dit amoureusement Bangna yap (1). Il ne fallut pas me le répéter; je me plongeai dans une mer de délices, sans penser au naufrage que je risquois de faire. Tout cela se passa en présence de Tonton qui en avoit bien vu d'autres.

Je trouvois trop de charmes dans la possession de la fille de Sulmen, pour que le destin m'en laissât jouir long-tems; mais si la fortune me fit un vilain tour dans cette occasion, je dois lui en savoir gré, puisqu'elle me tira du plus dangereux péril dans

---

objection qui les pousse à bout, ils disent: Il faut que cela soit ainsi, puisque le Prophete l'a décidé. Sur cette assurance, un Turc croit tout fermement. Il est heureux pour l'ignorance des Imans, que les Etrangers n'osent disputer avec eux sur leur religion, sans courir de grands risques. Sans cela, ils se trouveroient souvent à quia.

(1) Faites-moi ce qu'il vous plaira. Ce sont les premieres paroles qu'une nouvelle mariée dit à son époux, quand ses parens l'ont remise entre ses mains; il ne pourroit lui toucher sans cette espece de permission.

lequel un esclave Chrétien puisse tomber.

La maladie de Sulmen, qui d'abord ne paroissoit rien, devint en peu de tems considérable : l'art des Médecins l'enleva aux vœux de sa famille. Après lui avoir rendu les devoirs funebres, Mustapha, qui se trouvoit en état d'agir, donna ses premiers soins à l'arrangement de ses affaires, et chercha à dissiper son chagrin dans les bras de Chécher Para.

Rien ne nous gênoit dans nos entrevues : nous nous retirâmes à la maison de Galata, autant pour passer les premiers jours du deuil, que pour être plus en liberté de nous consoler mutuellement. Là, nous faisions une bonne chere, que le vin rendoit plus piquante. Mustapha ignoroit le secret de mon intrigue avec sa sœur. Touton m'avoit juré de ne lui en parler jamais sans mon aveu. J'avois déclaré à cette fille, que mon intention n'étoit pas d'épouser Zambak aux conditions qu'elle m'avoit imposées, et je lui avois fait comprendre l'importance du secret. De son côté Zambak attendoit fort patiemment que le Prophete m'éclairât, et recevoit volontiers les à compte que je lui donnois sur notre futur mariage. Quelques coups de bâton avoient rabattu les fumées amoureuses de nos Rivaux, qui n'osoient plus se présenter crainte de pis. Ainsi nous ne songions qu'à nous réjouir à la campagne, où

nous nous proposions de demeurer long-tems ; mais le destin en avoit autrement ordonné.

Mustapha fut obligé d'aller à Constantinople, à propos de je ne sais quoi. Il me recommanda la garde de l'honneur de nos Infantes, et partit. Il revint trois jours après, et me raconta avec agitation, que s'étant trouvé la veille dans une débauche dont étoit un ancien Azamoglan (1), on y avoit beaucoup parlé de beautés ; que dans la chaleur du vin, il avoit vanté celle de Zambak, et que l'Azamoglan lui avoit fait une espece de crime de retenir un bien qui appartenoit de droit à Sa Hautesse, et lui avoit dit qu'il ne manqueroit pas d'en avertir le Kizlan Agazi (2) ; que le discours de l'en-

---

(1) Jeunes gens pris à la guerre, achetés des Tartares, ou donnés en tribut dans la Morée, l'Albanie, etc. Les mieux faits servent au Serrail où ils sont élevés, ou dans les Janissaires.

(2) Chef des Eunuques noirs. Il a une autorité presque sans bornes dans le Serrail, où il peut aller à cheval. Ces Ministres des plaisirs du Grand Seigneur sont ordinairement aussi avares que riches. Les femmes du Serrail les comblent de présens, soit pour jouir de plus de liberté, soit pour l'empor-

fant de tribut n'avoit pas fait dans le moment beaucoup d'impression sur lui ; mais que depuis y ayant réfléchi, il appréhendoit qu'on ne vînt de la part du Grand Seigneur lui enlever sa sœur.

C'étoit-là le seul moyen de me tirer d'affaires. Cependant j'en ressentis un chagrin presqu'égal à celui de mon Patron, qui ne pouvoit supporter l'idée de sa sœur au Serrail, confondue, peut-être, pour toute sa vie dans le nombre des Odaliques.

Nous apprîmes cette triste nouvelle à Zambak, qui ne put dissimuler la joie qu'el-

---

ter sur leurs concurrentes, à quoi ils peuvent beaucoup contribuer en vantant leurs charmes au Sultan. Ces Messieurs châtient les Sultanes de leurs fautes, comme on punit les enfans des leurs ; mais dans un lieu toujours très-obscur. Il usent sobrement de ce privilége, parce qu'il suffiroit qu'une femme de mauvaise humeur les accusât d'avoir pris quelques libertés, pour qu'il leur en coûtât la tête, sans qu'on voulût entendre ce qu'ils auroient à dire pour leur justification. Ce monstre en chef a aussi les clefs du trésor du Serrail. Il faut que les Sultans aient beaucoup de confiance en eux, pour leur abandonner si absolument ce qu'ils ont de plus cher, leurs femmes et leur argent.

le en ressentit. L'ambitieuse n'étoit pas satisfaite du cœur de son esclave, il lui falloit celui du Monarque Ottoman.

Mustapha en fut scandalisé. Je pris la liberté de remontrer à sa sœur, que l'alégresse qu'elle faisoit voir augmentoit chez son frere le chagrin que lui causoit l'idée de leur séparation. Elle nous traita comme des Negres, et n'auroit pas fait voir plus de mépris pour nous, quand elle auroit déja été Sultane Hassaki (1). Le fils de Sulmen avoit peine à modérer son indignation, et j'enrageois de grand cœur.

Plus l'orgueilleuse Zambak m'évitoit, plus je cherchois à la joindre seule. J'en trouvai enfin le moyen sur le midi du même jour, dans un endroit écarté du jardin où elle étoit profondément endormie. Je ne l'avois jamais vue si belle. La chaleur excessive qu'il faisoit alors permettoit de dormir au frais; et Zambak, couchée sur un lit de gazon, n'étoit qu'à demi-couverte de sa seule simarre. Je la considérois en réfléchissant douloureusement sur la perte que j'allois faire de tant de beautés; lorsqu'elle se réveilla, je voulus prendre avec elle mes privautés ordinaires : un esclave, dit-elle en me repoussant avec dédain, ne doit pas pré-

(1) La Mere de l'Héritier de l'Empire.

tendre à des faveurs dont le Grand Seigneur sera dorénavant le seul possesseur. Du moins, lui répondis-je d'un air piqué, vous ne lui porterez que mes restes, et je doute qu'il en fasse grand cas.

Ce peu de mots déconcerta la prétendue Sultane, qui ne put retenir quelques larmes en me lançant des regards foudroyans. Nous gardâmes un assez long silence, pendant lequel je fis bien des réflexions.

Si l'Azamoglan, me disois-je, a parlé au Kizlar Agazi, et qu'en effet on présente Zambak à Sa Hautesse, et qu'Elle s'en accommode, elle ne peut manquer de découvrir qu'on lui aura donné une Odalique de contre-bande. Peut-être voudra-t-elle connoître l'heureux mortel qui l'a précédée. Zambak pourra-t-elle se défendre de le déclarer : de quelque façon que la chose tourne, j'en serai mauvais marchand ; car ou je paierai cher la préférence, ou il faudra arborer le Turban. Ne vaut-il pas mieux se servir du secret dont Mustapha s'est si bien trouvé, que de courir aucun risque, en faisant connoître au Sultan qu'un esclave est son Rival. Allons, allons, continuai-je, il ne faut point balancer. Réparons la breche que nous avons faite à l'honneur de Zambak ; et ne nous mettons pas dans le cas de nous marier sans le consentement de nos Parens.

Sans une plus longue délibération, je

quittai la fille de Sulmen, et j'allai chercher Tonton, qui heureusement se trouva seule. Le Patron renfermé dans son appartement y déploroit l'ingratitude de sa sœur.

J'instruisis ma Compatriote du besoin que j'avois de son secours : elle n'avoit pas employé toute sa pommade, qui se conserve long-tems incorruptible ; je pris ce qui en restoit après qu'elle m'en eut enseigné l'application.

Je rejoignis Zambak qui se désespéroit. A peine m'apperçut-elle, qu'elle m'accabla d'un torrent d'injures, avec une volubilité de langue que je m'efforçois en vain d'arrêter ; elle fut enfin contrainte de reprendre haleine. Je saisis ce moment pour lui faire comprendre que je savois les moyens de lui rendre les apparences de sa premiere innocence. Elle parut douter quelque tems de l'infaillibilité d'un si rare secret. Si j'avois osé lui citer l'exemple de Chécher Para, je l'aurois fait ; mais j'appréhendois de nuire à une fille dont les connoissances m'étoient d'une si grande utilité.

Ce ne fut pas sans peine que je persuadai Zambak de la bonté du remede que je lui vantois. Elle voulut sur le dhamp en faire l'épreuve : j'y consentis à une condition. Je vous remettrai, lui dis-je, dans l'état où je vous ai trouvée ; mais puisque je dois vous perdre pour toujours, souffrez

que

que je goûte encore avec vous des plaisirs qui vont faire le bonheur d'un autre.

La future Sultane s'emporta à cette proposition ; je crus qu'elle me dévisageroit. Comment, Inrek Pelin (1), me dit-elle, qu'oses-tu me proposer ? Ugnum den gheth sun meïtun (2), plutôt que de consentir à cette infamie ! Soit, lui répondis-je avec le plus de froideur que je pus en affecter, je n'aurois alors plus rien à appréhender, et vous aurez tout à craindre : Sa Hautesse, pour se venger de la tromperie que vous lui aurez faite, vous fera jetter à la Mer.

A ces mots je m'éloignai de Zambak, dans l'espérance qu'elle me rappelleroit ; mais je fus trompé dans mon attente. Je fis quelques tours dans le jardin, sans qu'il parût qu'elle s'inquiétât beaucoup de ma retraite. J'en fus si piqué, que malgré la crainte des suites, je me raffermis dans la résolution de la laisser aller au Serrail dans l'état où elle se trouvoit.

Je revins insensiblement dans l'endroit où j'avois laissé Zambak. Je la trouvai dans un profond évanouissement, mon cœur en fut ému ; je me hâtai de lui

---

(1) Cœur d'absinthe.
(2) Que tou corps mort passe devant moi.

donner du secours, que son état actuel auroit exigé de l'ame la plus féroce. A force de lui frapper dans les mains, et de la tourmenter, elle ouvrit de grands yeux noirs, qui, se fixant sur les miens, semblaient demander que j'achevasse de la rappeller à la vie, en travaillant à la cure qu'elle attendoit de moi.

Entiérement revenue à elle, Zambak me fit doucement asseoir à ses côtés. Ce préambule me fit croire qu'elle s'étoit enfin déterminée à subir la condition que je lui avois proposée. La sœur de Mustapha se penchant sur moi, arrosoit mon visage de ses larmes. Souffrirez-vous, me disoit-elle tendrement, que je renonce aux espérances les plus flatteuses, ou que je sois livrée à une mort cruelle ? dois-je recevoir une si triste récompense de ma complaisance à vos desirs ? Vous avez différé jusqu'à présent notre mariage sous des prétextes si frivoles, que je comprends facilement que vous n'avez jamais eu d'autre but que de triompher de ma foiblesse. J'eus l'impudence d'assurer Zambak que je persistois dans le dessein de l'épouser. Puisqu'il est ainsi, reprit-elle vivement, allons devant le Cadi : viens confirmer tes promesses et ton serment en sa présence, ou ne t'oppose plus à ma grandeur.

Fin du premier Volume.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Fromaget, Nicolas, -1759

Le cousin de Mahomet Ornée de figures

Bd.: 1. 1 Kupfer, 158 S.

Constantinople 1796

P.o.gall. 877 n-1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10091653-0